

BREZAGNES

N° 1

REVUE LITTÉRAIRE ET POLITIQUE

9 F



*Qu'entends-tu près de la forêt ?
J'entends la buse piauler et la jument ruer
dans les fougères .
Les hommes, vendus à la criée, se bousculent
dans les halls de l'exil .*

Paol Keineg

BRETAGNE **BRETAGNES**

Revue littéraire et politique trimestrielle

Numéro I
Hiver 1975-76

directeur de la publication Paol KEINEG

BRETAGNES

Rédaction, abonnements, diffusion impasse de la Fontaine au Lait - 29210 MORLAIX

Le numéro : 9 F

Abonnement 4 numéros (port compris) : 40 F
Etranger : 50 F

BRETAGNES

La naissance d'une revue n'a pas d'importance propre.
C'est un phénomène sans signification autonome réelle.
Ce qui importe, c'est la naissance d'une nation.
Ce qui signifie, c'est la création d'une littérature.
Voilà notre objet : objet de scandale, objet de dérision.

Depuis des décennies, depuis quelques années surtout, un mouvement se fait en Bretagne qui tend à déterrer le matériau d'une telle construction, à susciter les conditions de sa mise en œuvre. Brug, gwalarn, noms de fleurs et de vent, ont eu lieu. Notre langue est différente, notre parole aussi ; mais cette revue, comme nous, est mortelle. C'est pourquoi tout appellera à être différent, sans que rien n'y soit différé. Nous voulons y parler de tout et de rien. C'est pourquoi notre tolérance sera à la mesure exacte de notre intransigeance.

Qui est telle que :

- Le langage breton, quels que soient ses mots, est le code international de notre déchiffrement du monde, du défrichage de nous-mêmes.

- Nous-mêmes, c'est ce qui est même en nous.

- Notre espace, c'est la plate-forme des courants du changement ; de leur mise en formes.

- Ce changement retourne le terrain de la lutte des classes, où nous sommes.

- Nous avons conscience d'être en état de guerre et l'ennemi se reconnaît à sa syntaxe.

- Notre point de vue est un point de non-retour.

- C'est le point de départ de la revue.

Nous la nommons

BRETAGNES

BRETAGNES, parce que Bretagne est ailleurs et que nous sommes ici.

SOMMAIRE

PAOL KEINEG, Les poèmes de la Vieille Femme	8
KRISTIAN KEGINER, Un dialogue qui n'en est pas un	16
YOUENN GWERNIG, Downtown, Uptown	24
RENE ABALEA, Chants Somaliens	27
JEAN-MARCEL LEDUC, Deux Iles	28
La maison de Saint-Lunaire	30
YVON BEGUIVIN, La Mort la Nuit	32
Saquebut du Malheur	34
Le Mépris MORVAN LEBESQUE	38
OLIER MORDREL s'explique	39
La Voie Bretonne	47
ANNKRIST par Paul-Henri ROUDOT	49
YVON LE MENN par Paul-Henri ROUDOT	50
Le Livre d'or de la Bretagne	51
Notes de lecture	48

GRAVURES de ROLAND SENECCA

EDITORIAL

«Le langage breton, quels que soient ses mots, est le code international de notre déchiffrement du monde, du défrichement de nous-mêmes.»

«BRETAGNES» existe pour rompre la colonisation de la littérature. Nous voulons balayer les barrages de la syntaxe, repousser les marchands de la parole, susciter des ouragans de création.

Il nous faut pour cela des alliés sûrs. Paol Keineg, Youenn Gwernig, Kristian Keginer, les poètes connus ou inconnus présents ici ont choisi de se ranger à ce combat.

Chaque abonné, chaque collaborateur sera ce militant indispensable pour assurer la vie de la revue et sa présence dans tous les lieux où son existence répond à l'urgence de notre décolonisation intellectuelle. Et, si la revue survit, pour créer la maison d'édition qui accompagnera la marche de notre peuple.

Assez de poètes bretons sont passés par les exigences des éditeurs parisiens, ont payé pour être publiés, n'ont jamais été rémunérés de leur travail quand leurs livres se diffusaient à des milliers d'exemplaires. Paol Keineg et Youenn Coïc furent de ces exploités. D'autres encore qui se sont tus... Nous espérons faire surgir des poètes et les donner à lire mais nous avons aussi l'intention de porter le regard sur les événements et d'attirer l'attention sur ce qui nous paraîtrait significatif dans le

domaine des sciences humaines, sociales et politiques.

C'est pour ne rien différer des contradictions de notre peuple que nous proposons dans ce premier numéro une longue interview d'Olier Mordrel. Son troublant itinéraire témoigne d'un épisode qui a suffisamment marqué pour qu'on ne puisse se contenter de l'ignorer.

Notre initiative provoquera l'hostilité des partisans du silence, mais le mouvement breton a donné, depuis, assez de preuves de son engagement dans la lutte des classes pour que le temps soit venu d'ouvrir un débat qui pourrait contribuer à lever l'hypothèque qui a lourdement pesé sur notre Histoire.

«BRETAGNES» prépare pour son deuxième numéro (février 1976) un dossier sur la littérature en Bretagne. «Qui la fait ? Pour qui ? Qu'est-ce qui est breton dans la littérature en Bretagne ?».

Le troisième numéro qui paraîtra au printemps 76 sera consacré à Jack Kerouac. Youenn Gwernig dira ce qu'il sait de l'un des chefs de file de la «beat-generation» américaine dont il fut l'ami. Le témoignage du barde de Locmaria-Berrien sera accompagné de la correspondance inédite du grand écrivain américano-breton...

C'est le point de départ de la revue, nous la nommons «BRETAGNES».

Les Poèmes de la Vieille Femme

Paol Keineg

«Les Poèmes de la Vieille Femme» sont extraits d'une tentative de pièce, intitulée «Le Jour et la Nuit». Ils sont placés dans la bouche d'une vieille femme qui accompagne l'action sans intervenir. Dans cette pièce, il est question d'un certain Karadeg et autres personnages, dont Monsieur Paolig...»

1

Etre une maison blanche et noire
être un champ d'herbe coupée
être un tas de bois mort
être un chat rond comme un jour d'été

d'ouest en est
la coulée invisible
les feuillages multicolores
le bruissement des squares de maïs

dans les interstices du talus
il y a du linge à sécher
et un mort léger dont on parle
en s'essuyant les mains

un écheveau d'amour
un nid d'embûches
où Dieu n'est pas encore mort

au nord et au sud de ce pays
le pain blanc des petites plaines
et tout autour
la mer épaisse qui s'ouvre.

2

Au commencement il y a la mer,
plus noire en son milieu, plus blanche
sur ses marges,
il y a les champs brûlés par le sel
de la mer,
et le soleil et la lune,
et l'odeur des collines ultra-secrètes
dans les brouillards de chaleur,
les chemins qui tournent à l'ombre des
arbres et s'arrêtent sous l'eau.

Il y a ce lieu inopiné et banal,
en porte-à-faux entre l'hiver et l'été,
où les hommes s'agitent, boivent, pensent, dorment
et ne cessent pas de penser,
un lieu comme les autres.

Surtout il y a tous ceux qui dans les
usines ont besoin de parler, de chanter, d'opposer à
la tricherie et à l'usure tout un lot de vieilles pensées,
tous ceux qui, hors d'haleine, chantent
des rondes de nuit, fleurissant à coups de gueule le
noir d'une nuit interminable,
tous ceux qui, sous la blancheur des étoiles
reprennent leur vie où ils l'avaient laissée,
tous ceux qui, prophètes en leur jardin,
jettent la pierre dans le champ du voisin,
tous ceux qui, derrière les rideaux grattent
leurs croûtes et regardent couler le sang,
tous ceux qui gardent un cri dans la bouche,
tous ceux qui, muets, ferment encore
plus la bouche,
tous ceux qui se répètent qu'il ne faut, qu'il ne faut pas,
et qui ne peuvent pas s'en empêcher...

3

Je suis seule dans le champ. Les genêts craquent, les sauterelles vibrent. Une grande nudité rend les oiseaux plus aériens. Les rondeurs du Menez se défendent de plaire, alors que les vaches trop chaudes fondent à l'ombre des châtaigniers. A force de remplir la baie, la mer scintille et s'efface dans une grande blancheur. Sur ces hauteurs, malgré la qualité coupante de l'air, on n'est pas à l'abri des défaillances et des retours de manivelle. Chant de la plaine, plénitude de l'ombre, terre aride...

4

Tout s'ordonne autour de cette profusion
de clochers et de lumière verte :
sources, chants, parfums, colonnes,
soleil, espace, temps,
visages et mots de passe.
Avant de se dissoudre, le jour recule
dans le verre,
désignant d'une tendresse vibrante
la statue du saint qui scintille...
C'est la chute au pied du transept,
une femme en pleurs a plongé dans ses mains.

5

- Tu t'écorcheras aux grands murs sans faille qui coupent le monde en deux. Tu ne sais pas voler : l'écureuil est plus agile, qui glisse d'une masse d'arbres et circule à droite, à gauche, comme une caresse.

- Tu t'écorcheras aux cailloux du chemin ; derrière la haie, la voie monte à pic et se noie dans un désordre de nuages. Le cheval est plus léger, crinière blanche et sabots de soie : il danse sans jamais appuyer.

- Tu t'écorcheras aux lettres du Livre : n'en fais pas sauter les plombs. L'oiseau que le vent promène garde ouverts au plus fort de la pluie des ailes grasses, des yeux sans larmes.

10

6

Il est debout.
Le vent lui envoie les nuages.
Il y a place pour les quatre éléments.
Grands ouverts à son souffle
il y a le jeu frisé des collines
les parfums de sauge et de fenouil
le travail rapide des tracteurs
les merles étanches et les vaches
qui mâchent du bleu et du vert.

Pour mieux pénétrer les choses agricoles
éblouissez-vous d'un buisson d'aubépine
quand les vergers rougeoient et que
s'arrondit le champ de trèfle chaud,
alors que, dans la cour, les enfants désobéissants font gicler une bouse
fraîche entre leurs doigts de pied.

Vous entrez.
A droite, la salle à manger
avec Saint-Yves et Saint-Sébastien ;
l'un souffre d'un mauvais mal de poitrine,
l'autre conserve un équilibre instable
entre le pauvre et le riche.
A gauche, la cuisine,
avec le fourneau, l'armoire,
la table, le banc et le bank,
le chat entre la cafetière
et le pain de quatre livres, le Sacré-Cœur
et le pot de chicorée, le silence
stupéfiant des générations mortes.

Tout au fond, le pot aux roses
où la ripaille d'un feu crépitant
jaillit de deux bûches
en forme de mains.

11

7

Qu'entends-tu près de la rivière ?
- J'entends le vent qui fait bouger les
vaches et bouillir le sang. Il y a dans le lierre et
l'aubépine de quoi tenir mille années.

Qu'entends-tu près de la forêt ?
- J'entends la buse piauler et la jument
ruer dans les fougères. Les hommes, vendus à la criée,
se bousculent dans les halls de l'exil.

Qu'entends-tu près du cimetière ?
- J'entends de la mer les battements
d'ailes et les roulements de galets. Comment ne pas
douter que toute trace s'efface dans le sable ?

8

Il ne chante plus sous la pluie
il avale l'eau fade
et ne se retourne pas
au bruit de ses pas.

Derrière l'horizon
les feuilles brillent comme du fer,
les fruits sont chargés d'oiseaux.
Plus près de la terre
les papillons s'évanouissent,
les crapauds se gonflent
d'oxygène.

Chemin faisant
le ciel s'abaisse,
le vent fait chanter les antennes,
les eaux mortes se couvrent d'étincelles.

9

Il se fraie un chemin
à travers les fougères basanées.
Il écoute de la forêt
la musique des systèmes nerveux
et la pourpre des arbres qui remuent.

Nuit noire d'un automne sec,
les nuages ont découpé la lune
avec un bruit de ciseaux.

Solitaire des paroisses nocturnes
il refuse à toute vie
son secret décevant.

10

L'arbre noir
secoué par le vent de mer
s'ébroue dans une poussière d'étoiles.
Avec le marteau des cauchemars
la coïncidence des yeux fermés
et de la bouche ouverte.
Pas un mot ne passe
mais une plainte d'essieu
un chaud et froid extrêmes.

L'homme endormi
joue sa dernière carte.
Tout en sueur
il bouillonne contre le courant
qui l'emporte.

Le coq a chanté.
 La mer orange se dépare
 d'un ciel noir comme le café.
 Aujourd'hui il ne pleuvra pas
 sur les pommiers en fleurs.

Karadeg
 petit homme solitaire
 le soleil s'est levé sur toi
 dans un ciel couleur cerise.
 Maintenant
 tu ne respirez plus
 tu n'entends plus
 tu ne verras plus
 les fleuves de l'aurore
 les ouvriers en pantalons bleus
 les statues et les étables
 les goélands sur la plage
 tu ne verras plus
 l'enfant qui dort le pouce
 vrillé entre les dents
 et qui sait absolument
 qu'il ne mourra jamais.

Karadeg petit homme solitaire
 interlocuteur du fond des âges
 bref ausculteur des zones polaires
 tu es tombé au fond du miroir.
 Fasse que tu ne t'y noies pas.

Que Monsieur Paolig
 prenne bien soin de toi !

Palo Alto, Février 1975



UN DIALOGUE

Qui n'en est pas un...

KRISTIAN KEGINER

(En guise d'introduction
au débat sur la littérature bretonne)

KALLE : J'ai toujours entendu dire que les gens d'ici étaient très taciturnes. Ce trait passe pour un caractère national. Comme c'est une population mêlée et bilingue, on pourrait dire : ce peuple se tait en deux langues.
ZIFFEL : Oui, on pourrait le dire. Mais pas à haute voix.

Bertold BRECHT (*Dialogues d'exilés*)

G.- Toutes ces festivités bretonnes, celtiques, armoricaines, ne semblent guère vous enthousiasmer, ni même vous amuser. Tout ça vous laisse froid ?

C'h.- Mon cher G., si vous vous étonnez de mon indifférence à tout ce remue-ménage passager, laissez-moi vous dire qu'il ne s'agit pas, en fait, d'indifférence, mais bien d'amertume. Une amertume profonde et violente que je dois à une autre indifférence, bien autrement grave, celle-là, qui est l'indifférence générale des Bretons pour tout ce qui est leur culture propre, leur conscience nationale, la vie et la santé intellectuelles de leur pays.

G.- Comme vous y allez !

C'h.- Sur ce terrain où l'on s'enlise, mieux vaut bouger, même un peu à l'aveuglette, que rester immobile. Je ne dis pas ça pour vous, bien que vous soyez myope, apparemment.

G.- Je pensais que ça ne se voyait pas. Mais, dites-moi donc comment, avec votre regard perçant, vous voyez, vous, la miraculeuse renaissance à venir de notre incrotable culture bretonne, dont vous déplorez tant l'avilissement ?

C'h.- Je ne la vois pas, je vous dis, puisque sa déchéance m'aveugle. L'important, aujourd'hui, c'est de faire ses bagages (intellectuels, bien sûr) pour un dangereux voyage, un long et dur périple aux frontières d'identité de notre nation. Ce voyage, mon cher G., serait comme un parcours de toutes ces voix aujourd'hui désertées par toute vraie parole, et que vous connaissez. Vous savez : ces voix antiques, creuses, monotones, hoquetantes, des albums celtiques ou des anthologies régionalistes. Ces voix de vieillards éternellement assis sur le seuil en ruines de la folie -c'est l'image- voilà la Bretagne armoricaine : **Britannia Aremorica** !

G.- Dites plutôt : de la poésie. En tout cas, assurément, une très magnifique misère.

C'h.- Si vous voulez. C'est sans importance. C'est, en fait, de la merde, mais à laquelle il nous faut revenir. Absolument. Et je rêve d'un voyageur pour ce voyage. Il lui faudra errer dans des salles de bibliothèque obscures, où, à chaque pas, c'est notre défaite qui s'intitule. Découvrir systématiquement, presque aveuglément, les illisibles ouvrages qui nous parlent de nous en langage chiffré. Prendre garde aux titres et aux noms et parcourir comme un fou les voix que, bientôt, sa lecture identifiera. Tel est, tel doit être, le travail du voyageur systématique de la typographie nationale, Monsieur G.

G.- Les moines avec nous !

C'h.- Mais oui ! Et j'irai jusqu'à dire des moines militaires, ou militants, une espèce de Templiers de la subversion culturelle -de notre guerre sainte. Et qui iraient à la rencontre de tous ceux qui ont été enfouis. Je pense à tous ces noms d'hommes qui ont obstinément bafouillé, hégayé contre l'infamie : hagiographes, chroniqueurs, voyageurs, celtomanes, historiens, poètes, folkloristes, régionalistes. On n'en finirait pas de les rassembler, tous, du meilleur au pire, dans l'unité du déni. Dans cette maladresse délirante, maladive, presque, et déchirante, dans cette aberrante gaucherie qui fixe, si vous voulez, une limite à notre visage, une frontière, et nous met ainsi en demeure de passer outre.

G.- Vous êtes méconnaissable de lyrisme. Et outre à quoi, s'il vous plaît ?

C'h.- Nous ne le verrons qu'une fois de l'autre côté. Si du moins ce futur encore un peu tremblé que nous pressentons n'est pas un mirage dû à notre manque, au fond, de vraie nourriture spirituelle. Vous n'ignorez pas dans quel sens, quelle direction, devrais-je dire, je parle d'esprit... Le matérialisme historique, grâce à dieu, réduit aussi, en nous, ce genre de duplicité des mots. Une duplicité intrinsèque à la notion même de «littérature bretonne». Ça, comme vous ne l'ignorez sans doute pas non plus, la Bretagne est quelque chose de foncièrement «duplice».

G.- Duplicitas duplicitatum !

C'h.- Vous ne pouvez mieux dire, mais, je vous en prie, aimable G., dites-m'en cependant plus !

G.- Que voulez-vous que je vous dise ? Vous parlez de «littérature bretonne», expression où j'ai l'impression que vous discernez quelque machination diabolique. Vous riez, mais c'est ça. Bien sûr, il existe, me dites-vous, je crois, une littérature bretonne. De même, semble-t-il, qu'une nation de semblable qualité. Mais je vous fait remarquer que ce n'est pas tout à fait de même : la littérature n'est pas la nation. Bien que, je vous l'accorde, elle se constitue sur le même type de front, d'alliance, de lien. Mais le liant de la littérature, c'est ce qui la fonde au travers des origines, des langues, des genres, des époques, etc. Alors, je vous le demande : comment la littérature peut-elle donc être nationale ? Puisqu'à l'être, elle cesse d'être.

C'h.- Sophisme facile. Bien que je sois plus ou moins d'accord avec vous, mais pour de tout autres raisons.

G.- Vous me raconterez ça. Et, pour enfoncer le clou dans la plaie, si ce n'est le plouc dans la claie, j'ajouterai que, de la même façon, il ne peut y avoir de discours national : il n'y a qu'une fonction nationale du discours. Je ne sais trop comment vous expliquer cela, ce qui vous réjouit, cruel C'h. Si vous voulez, cela explique, en partie seulement, entendons-nous bien, qu'il existe une «littérature» nationaliste fondée sur le vide littéraire, lui-même fondant la vacuité nationale -devrais-je dire la vocation ?- de la Bretagne.

C'h.- Vous devriez, G., vous adresser à la Taupe Bretonne, si, si.

G.- Malheureusement, je ne suis que myope. Mais prenons un exemple : le plus parlant, en l'espèce, qui est le style particulièrement clownesque de *Mordrel*, que ce soit dans ses vers ou dans sa prose, clownesque dans le sens où il ne s'agit que d'un plouc bourgeois qui se grime en homme de lettres, qu'il finit peut-être même bien par être...

C'h.- Là, je vous arrête. Je me souviens de son texte sur l'Essence de la Bretagne, paru dans les premiers numéros de *Stur* avant la guerre, où l'on trouve des choses assez remarquables. Sans parler de ses poèmes gallos, notamment certains de ceux qu'il a écrits en Italie et en Argentine, qui parfois, par certains côtés, vont jusqu'à me faire penser à Ezra Pound...

G.- A mon tour de vous arrêter ! Même lorsque *Mordrel* fait de la «littérature» -qu'elle vous plaise ou pas, je m'en fous- c'est, comme dans les autres domaines, pour laisser sa trace gluante sur un champ de liberté. Où qu'il aille, quoi qu'il fasse, il lui faut marquer sa piste avec sa salive. *Mordrel*, ce n'est pas la Taupe, c'est la Limace bretonne. C'est, en effet, l'ennemi juré de toute vraie littérature. Je n'en veux pour preuve -et là, je vais vous étonner- qu'une phrase tout à fait remarquable qu'il a écrite, à la ligne 36 de la page 24 du N° 12 de *Stur*, Janvier-Mars 1938. J'avais peine à en croire mes yeux, aussi ai-je pris la référence exacte de cette phrase...

C'h.- Qui est ?

G.- «Joyce n'est pas dans notre ligne».

C'h.- Cette phrase est en effet assez extraordinaire, mais pas aussi étonnante que vous le disiez. Vous savez, il aurait tout aussi bien pu écrire : «*Roparz Hemon n'est pas dans notre ligne*». Pas à ça près, *Mordrel*.

G.- Je ne suis pas tout à fait d'accord, car nous sommes là en présence d'un problème de langue. Je ne sais pas pourquoi, mais vous ne m'avez guère parlé, encore, de la langue bretonne et de sa littérature. Or, c'est là que *Mordrel*, comme beaucoup d'autres, a une position, non pas littéraire, mais politique.

C'h.- Parce que c'est une question politique !

G.- Non ! Enfin, je veux dire, c'est d'abord une question culturelle. Une question culturelle à politiser, certes, mais il faut, au préalable, pour cela même, distinguer radicalement le culturel du politique.

C'h.- Mais tout changement, tout dépérissement d'une culture est lié à des conditions d'ordre économique, social, politique.

G.- Bien sûr. Mais aussi, et d'abord, enfin, d'abord, à première vue, si vous voulez, à des conditions d'ordre spécifiquement culturel. Je me souviens avoir lu que Joyce, puisque

vous en parliez, avait, à la fin de sa vie, écrit une lettre, en français, où il disait : «*Je suis au bout de l'anglais*». On peut comprendre par là, soit qu'il était, à sa manière, au bout du rouleau, soit qu'il était arrivé à bout de l'anglais et de l'Angleterre. Il s'agit donc là aussi d'un problème de langue (avec tout l'arrière-plan, si vous voulez, de la situation coloniale de l'Irlande) mais résolu, cette fois, en termes de langue, en termes littéraires car Joyce est avant tout un authentique littérateur, et il réagit instinctivement en termes de langue à des problèmes de langue, même s'il se place par là même, étant donné le fondement social de la question, dans une situation proprement politique.

C'h.- Paradoxalement, ce que vous dites revient, en gros, à reprendre le vieux slogan culturaliste du curé Perrot : *Hep brezhoneg, Breizh ebet !*

G.- Pas du tout. Comme vous dites, il faut que vous ayez le goût du paradoxe. Non, je suis tout à fait d'accord avec vous pour affirmer politiquement, comme vous n'allez pas manquer de le faire vous-même : *Hep Breizh, brezhoneg ebet !* Mais, en fait, la question n'est pas là. Ce que je veux dire, c'est que notre situation nous oblige à percer le cœur même de la culture dominante. Tout comme Joyce, qui a toujours considéré l'anglais comme une langue absolument étrangère, et le dit lui-même, d'ailleurs, en maints endroits, notamment dans le *Portrait*.

Nous nous sommes fatalement acculés à la culture française. C'est pourquoi, comme vous le savez, j'attache tant d'importance, pour nous, à un écrivain comme *Gérard de Nerval*, situé, littéralement, au centre de la culture française, et cela, plus que tout autre.

C'h.- Ouais ! Ce n'est pas encore avec ça que vous ferez la révolution. La révolution «littéraire», bien entendu ; à moins que vous ne la désiriez «culturelle» ?

G.- Le persiflage, C'h., n'est pas un argument. Essayez donc de me dire, vous, comment vous pervez l'existence d'une littérature bretonne comme expression de la culture du même nom ?

C'h.- Je crois que vous vous méprenez, G. Mon intime conviction est que la littérature n'est pas l'expression d'une culture, comme vous dites, mais une manifestation concrète d'un conflit, ou d'un rapport de cultures.

De ce point de vue -et là je rejoins, par de tout autres voies, ce que vous disiez tout à l'heure- il ne peut donc y avoir de «littérature nationale» : il y a des cultures nationales qui produisent une littérature, à la lettre, inter-nationale. Or, je tiens à vous signaler un fait «évident», mais curieux, et sur lequel, je crois, on n'insistera jamais assez : on peut se rendre compte, en effet, que cela -cette production de la littérature- se réalise à l'intérieur même du champ culturel breton, qui participe de deux cultures. Je ne veux pas dire par là, bien sûr, qu'il y a deux cultures nationales en Bretagne : il y a une culture nationale double. Il y a une culture et deux langues. Mais on ne peut pas dire qu'il y a une ou deux littératures : il y a la littérature, qui est un passage entre cette culture et ces deux langues -ces deux langues dont l'une, bien sûr, est dominante, et l'autre, dominée. De tout cela, il résulte, à cause d'un manque de conscience théorique, une crise d'identité de la culture bretonne qui aboutit, en quelque sorte, à la schizophrénisation de la littérature qu'elle produit (et qui, elle-même, la transforme ou la fige). Nous avons, d'un côté, l'assurance paranoïaque forcée d'une littérature bretonnante, de l'autre, le doute vertigineux d'une littérature francophone en déséquilibre.

G.- Excusez-moi, mais pour revenir à ce que vous disiez au début, pour vous, si j'ai bien compris, la littérature, donc, est aux cultures un peu ce que le prolétariat est aux peuples ?

C'h.- Vous souriez, mais vous ne croyez pas si bien dire, d'une certaine manière. Oui, la littérature est en quelque sorte la conscience internationale des cultures - la frange la plus consciente d'une culture et son élément inter-culturel - à la fois ce qui lui est le plus propre, ou qui lui révèle ce qui lui est le plus propre, et ce qui lui est plus ou moins étranger, ou plutôt, commun avec d'autres.

G.- C'est-à-dire, si on va par là, que les cultures ont un seul et même moyen de se différencier qu'en s'éloignant de leur centre commun...

C'h.- Attention ! Ne sombrons pas dans la mythologie. Ce n'est pas en nous dans ce voyage au centre de la culture que je vous suivrai, mon cher G.

G.- C'est vous qui refusez d'entrer dans les endroits dont vous ouvrez les portes.

C'h.- Si j'essaie d'en ouvrir les portes, ce n'est pas pour qu'on y entre, mais pour qu'on en sorte.

G.- Si c'est votre manière à vous de vous en sortir. Mais fermons la porte à clé. Et racontez-moi plutôt comment vous faites, dans votre théorie, pour lier - ou délier - la culture nationale et culture de classe.

C'h.- Eh bien, G., je considère que la littérature est une forme concrète, et productive, de l'idéologie. En quelque sorte une idéologie concrète, qui reproduit nécessairement toutes les contradictions de classe. Ainsi, la littérature de Bretagne se constitue en lieu idéologique concret de l'émergence d'une nation, avec toutes les contradictions de classe que cela suppose.

G.- Ce n'est pas très convaincant.

C'h.- Peut-être, mais n'oublions pas que nous sommes en présence d'un phénomène nouveau, enfin, je veux dire, relativement récent. De plus, il ne faut pas confondre le combat idéologique, la « bataille spirituelle », si vous voulez, qui nous occupe en ce moment, et la véritable lutte politique. Nous prenons part à une culture encore jeune, et ses contradictions tiennent à sa nature même, plutôt qu'au sens que doit prendre son développement, quasi-inexistant.

G.- Quand vous parlez de « jeune » culture, vous me faites penser à un article de Jean-Pierre Faye où il accuse Sartre d'être spenglerien parce que celui-ci évoque les « jeunes » cultures africaines ou antillaises. Effectivement, je ne vois pas où il y a des « jeunes » ou des « vieilles » cultures ; il y a des cultures qui se manifestent, plus ou moins, dans une certaine société, sous un certain régime politique, ou pas.

C'h.- Là, vous jouez sur les mots. Vous savez très bien que si je parle de « jeune » culture, c'est uniquement pour la commodité de la conversation. Ne voyez là aucun anthropomorphisme.

G.- Il ne s'agit pas de cela. Mais passons. Car nous parlons, mais de quoi, en fait ? Qu'est-ce que c'est que cette réalité, lorsqu'elle est vécue ? En fait, je trouve, C'h., qu'en matière de politique culturelle - à moins que ce soit de culture politique - vous avez, voyez-vous, des idées bien particulières, ou plutôt devrais-je dire bien générales ? Mais, de toute façon, dans votre bouche, c'est probablement la même chose.

C'h.- Comment ça ?

20

G.- Par exemple, que faites-vous de toute la misère individuelle et indivisible, de la souffrance, de l'angoisse physique, corporelle, de la peur de la mort ? Du désespoir ?

C'h.- Je dirais qu'à la limite tout cela est dû à un manque de culture.

G.- Un manque de culture, dites-vous : ne pensez-vous pas qu'il s'agit plutôt, en la circonstance, d'une culture manquée ?

C'h.- Il s'agit en tout cas d'un manque. Et il s'agit d'une culture. Tous les drames individuels trouvent leur solution - ou si vous préférez, leur dissolution - dans la restauration des traditions spirituelles d'un peuple. Il n'y a de drame, en fait, que celui d'une nation ou d'une civilisation en déclin. Les Bretons trouveront la solution à leurs angoisses privées dans la recréation de valeurs que se doit d'être la renaissance de la vraie Bretagne.

G.- Quelle enivrante perspective ! Et, si il vous plaît, la lutte des classes, dans tout ça ?

C'h.- C'est vous qui me le demandez ? La lutte des classes est ce qui fait et défait les sociétés. La société bretonne traditionnelle a été détruite par un contrecoup de la lutte des classes dans le monde industriel d'Europe occidentale, à un moment donné de l'Histoire et c'est par la lutte des classes que se construira la nouvelle société bretonne. Vous voyez bien qu'elle est partout présente dans ce combat breton de civilisation, et cela d'une manière totale et totalisante.

G.- Totalitaire ?

C'h.- Dans le sens où il s'agit du moyen total pour la révolution totale d'une totalité sociale oui, pourquoi pas ?

G.- Je pense que là, vous vous égarez et que, de toute façon, nous nous égarons. La perception critique d'une littérature et, partant, d'une société, se manifeste toujours sous une forme individuelle et prend, de ce fait, un aspect limité, toujours la frontière ! et aussi, dans son sens essentiellement particulier, un côté irréel, fantastique, sinon « pathologique »... Par exemple, si je pense au Catholicon de Jehan Lagadeuc, aux Notions encyclopédiques de Jacques Le Brigant ou aux Enigmes de la nature, du contre-amiral Réveillère, c'est toujours un peu à la manière du Necronomicon d'Abdul Alhazred, dans Lovecraft. Je pourrais, à la limite, parler des Lettres étrangères de Guillaume Lusac et du Barzaz Breiz sur le même plan : celui de la fantasmagorie. Non, mon cher C'h., les angoisses privées, comme vous dites, ne vont pas se résoudre ou se dissoudre dans la culture, c'est bien plutôt la culture qui vient alimenter ces mêmes angoisses. Ces angoisses qui sont aussi et peut-être avant tout, des angoisses culturelles. Le souci de la littérature en Bretagne, c'est d'abord l'angoisse de son inexistence - ou pas. Si cette littérature n'existe que par le problème de son existence, toutes nos théories, et les vôtres, mon cher C'h., tiennent du fantasme. Tout ça devient la critique fantastique d'une littérature fantomatique. Ainsi, si je puis dire, la qualité fantastique de cette critique littéraire tient à l'aspect fantomatique, spectral, de cette littérature.

C'h.- La Bretagne, sa littérature, etc., ne sont donc, très-cher G., que d'étranges légendes inventées par quelque Borgès...

G.- En quelque sorte. Et, de ce point de vue, cette critique, donc, n'est, n'a été, somme toute, qu'une histoire de revenants, tant il apparaît que ces textes - tous les textes proto-littéraires bretons - n'ont jamais cessé de revenir aux lieux mythiques de leur origine.

21

rendue politiquement impossible. Cela expliquerait cette obstination de la littérature bretonne à réitérer systématiquement son inexistence aux frontières de sa possibilité d'être que lui sont les bégaiements, les couacs, les meuglements, les «à-vides», les «autour-du-pot», les silences qui, partiellement déjà, la constituent. Cela explique aussi ceci : historiquement, l'érudition est la fatalité de la littérature bretonne. Il suffit de compter les érudits professionnels parmi nos littérateurs... Et cette fatalité est, en quelque sorte, le négatif d'une autre fatalité, qui est celle de la société bretonne : comme toute société coloniale, société à caractère fantastique quotidien où les êtres que nous rencontrons dans les rues, dans les maisons, dans les champs, ne sont que de fugaces fantômes, une sorte d'illusion d'optique, des revenants de l'Histoire comme nous.

C'h.- Si je comprends bien, nous sommes, nous aussi, comme les personnages d'une saga qui se raconte à je ne sais trop qui, peut-être à elle-même... Nous retomberons, cette fois, littéralement, dans la poésie.

G.- Plaisanterie mise à part, si je puis dire, je voulais surtout vous faire comprendre, C'h., que la littérature en Bretagne, aujourd'hui, c'est essentiellement une lutte acharnée contre les fantômes, tous les fantômes.

C'h.- Le capitalisme, c'est aussi un fantôme ?

G.- D'une certaine manière, peut-être. Mais vous avez raison de poser cette question. Dans la Bretagne colonisée, le capital est une sorte de fantôme économique. Voyez les «usines-pirates» et leurs apparitions-éclair. Dans cette société fantôme, il n'y a de réel que l'aliénation, sous toutes ses formes.

C'h.- Le combat révolutionnaire pour la démocratie nationale et le socialisme est aussi et au moins autant une réalité. Et votre lutte contre ces fantômes se réduit à un vulgaire exorcisme-magico-religieux si elle ne s'inscrit pas dans la ligne de ce combat. Dans ce cas, il ne vous reste qu'à vous débrouiller tout seul, dans votre Bretagne hallucinée.

G.- Tâchez donc de comprendre que le combat se mène sur plusieurs fronts, en fait, sur tous les fronts, et que cette lutte dont je vous parle en est un, non exclusif des autres, bien entendu.

C'h.- Je comprends bien, mais il existe des priorités et il faut choisir.

G.- Personnellement, je crois que, dans notre situation, il faut tout faire en même temps. L'urgence est telle qu'on ne peut se permettre de reculer ici pour mieux avancer là, il faut avancer partout. Dans notre situation, céder sur un point, c'est céder sur la totalité.

C'h.- Je suis tout à fait d'accord avec vous là-dessus, mais ce qu'il faut savoir, c'est précisément quels sont ces points, ces points d'intransigeance... Et je crois que, plutôt que du côté de vos histoires de fantômes, ou de littérature fantomatique, il faut les chercher dans notre identité de classe et de nation.

G.- Identité trouble, et ambiguë, cher ami. Vos appels à la pureté révolutionnaire ne m'impressionnent pas. D'ailleurs, si vous me permettez ce sourire, vous n'êtes sans doute

pas le seul à ignorer que, du point de vue de Maître Friedrich Engels, nous autres Bretons, «habitants celtiques de la Bretagne en France», selon sa savante expression, ne sommes qu'un «résidu de peuple», un «vestige de nation», non-historique et contre-révolutionnaire par essence, tout comme d'ailleurs, les Ecossais, les Gallois, les Basques et autres Slaves.

C'h.- Voudriez-vous dire par là...

G.- ... que vous seriez une sorte d'Engels inversé de la Bretagne ? Absolument pas.

C'h.- Quoi qu'il en soit, je refuse de discuter là-dessus. Le droit d'affirmer que les Bretons constituent ou non une nation, je ne le reconnais à personne, si ce n'est aux Bretons eux-mêmes. C'est le seul critère qui possède une réelle dimension historique.

G.- Certainement. Mais, comme vous le voyez, je bâille. Cette conversation commence à m'ennuyer. Et j'ai terriblement sommeil.

C'h.- Allez dormir, mais réveillez-vous. Si certains pensent que le sommeil est la vraie guérison de notre peuple malade de lui-même, je pense, moi, que c'est éveillés qu'il faut nous garder pour combattre la maladie spirituelle de notre patrie.

G.- Le rêve éveillé, quoi. Mais je plaisante. Voyez-vous, C'h., en fait, je ne me suis jamais posé qu'une seule, pour moi l'unique question. A neuf ans déjà je me la posais, je me souviens. Et cette question, c'est : pourquoi, moi, G., je suis G. ? En dehors de ça, le reste...

C'h.- Moi, j'ai toujours su pourquoi j'étais C'h.

G.- Tiens. Et pourquoi donc ?

C'h.- Parce que si je n'avais pas été C'h., personne n'aurait pu l'être, et je n'aurais été personne. En conséquence de quoi, je ne serais point là à répondre sans répondre à vos questions qui n'en sont pas, pour finir par nous lier tous les deux à la tresse de je ne sais trop quel dialogue...

G.- Vous m'en direz tant.

Morlaix, juillet-août 1975

Downtown Uptown

Youenn Gwernig

*Downtown Uptown ret mat pignat ha diskenn
East side West side o daou a gas d'ar stêr
ha leun a zour eo an amzer
kroc'hen o tiveriñ treid koeñvet
kantren a rin kroazioù kamm freuzet
da straedoù.*

*Downtown Uptown up there down there
East side West side both by the river
ther water in the air
skin dripping blowing feet
I'll run the broken swastikas
of your streets.*

*Downtown Uptown faut descendre et monter
East side West side mènent tous deux au fleuve
et l'air est gorgé d'eau
peau dégoulinante pieds enflés
je marcherai les croix gammées démantelées
de tes rues.*

*Plomenn riboul kan-distrouilh ha plomenn adarre
o charreat gwad lastez arc'hant ha tud
hentoù pontoù hentoù plomennoù
ha tud ribouloù kanioù ha plomennoù adarre
razh ebet -koulmed- aet ar razhed da get
koulmed a nij hag a dorr va fenn
emañ ar bed o tarzhañ 'vel ur berenn-Spagn
tangirri o redek em gwad
hag an aer-se o c'harmiñ pe marteze ar gouli
war groc'hen ur vrec'h du...*

*Pipes tunnels sewers pipes again
draining blood rubbish money people
highways bridges highways pipes
and people tunnels sewers pipes again
no rats -doves- are dead the rats
and fly the doves and split my ears
the world explodes as an avocado pear
cars have gone in my blood stream
and scream the air or what is left
of the skin on a brawny black arm...*

*Tuyaux tunnels égoûts et encore des tuyaux
s'écoulent sang débris et des gens
routes ponts routes tuyaux
et gens tunnels égoûts et encore des tuyaux
pas de rats -des colombes- les rats sont morts
et volent les colombes et me cassent les oreilles
le monde explose comme une poire avocat
dans mes veines circulent les autos
et hurle l'air ou ce qui reste
de peau sur un bras noir musclé...*

*Un dra bennak en amzer, den, un dra 'c'heller merzout
un dra en avel o tarzhañ, den,
nevez-hañ ken pell gortozet
n'on ket o kanañ blues, den,
ha dalc'h ganit da gantikou
a-hed an hentoù noazh
e ruz meur a viskoulenn
ha sed an nevez-hañ
nevez-hañ
o vroñsañ o strakal o tarzhañ
ha morse bremañ, den,
morse ne c'helli mui
debrñ va broñsoù glas.*

There is something there, man, something you can feel
there 's something blowing in the wind there, man,
of long awaited spring
I ain't singin no blues, man,
and keep your alleluias
carterpillars can roam
the cold and barren streets
but spring is here, man,
spring is here
budding cracking blowing
and you shall never eat up, man,
you shall never eat up
my green.

*Il y a là quelque chose, mon vieux, quelque chose qu'on sent
quelque chose éclatant dans le vent là, mon vieux,
de ce printemps tant attendu
je chante pas des blues, mon vieux,
et garde pour toi tes alléluias
on voit assez de ces chenilles ramper
le long des rues froides et nues
mais voici le printemps
le voici
qui bourgeoonne, craque et explose
jamais tu ne pourras, mon vieux,
jamais tu ne pourras manger
mes jeunes feuilles.*

(New York, 1968)

«Chants Somaliens» (extraits)

René Abaléa

UNE SEANCE DE KAT

L'amitié des baobabs
Sous un ciel poudré d'ibis
Assis sur les marches du crépuscule
Les cheveux durcis au vent
Et le regard humecté par la nuit.
Ces hommes mâchent une herbe sidérale
Qu'ils recrachent lentement
Dans les remous du ciel monstrueux.
Et des bribes de gestes
Des frôlements de voix
Seront demain l'événement
Des caravanes.

COUCHER DE SOLEIL

La lenteur des versets sablonneux du Coran
Et le lent rivage des flottilles de chameaux
Somalia l'épousée aux bruissements d'amour
Pour ma sœur noire aux tintements de jarre
Des bijoux en cascades remontent
La jalousie des ombres délivrées de l'agnelle
Dont les cris languissants sont un fleuve si pur
Un crépuscule frêle que baigne un sang marin
Sur le grain déchiré des calcaires coralliens
Des garçonnets sans foi lapident l'Océan.

DEUX ILES

J.M. LEDUC.

«... Et le ciel disparut comme un voile
qu'on roule, et les monts et les îles
s'arrachèrent de leurs places».
(Apocalypse, 18V)

La géographie comparée n'existe pas mais l'avenir est devant elle. Ainsi, quoique je n'aie pas le cœur géologue, tels espaces d'Islande, pierreux et bibliques, lentement parcourus, à pied, si vastes et si distincts qu'on peut en s'arrêtant croire qu'ils ont bougé leurs monts abrupts, m'ont jeté le souvenir vers mes paysages d'origine, masques mous sur un pays de vents salés et de vasières. Saint-Malo n'est pas moins aride entre ses maisons, Tombelaine, la Conchiée, le Mont-Dol sont isolés comme, dans le cailloutis, les stèles nordiques ; mais Lillemer seul y correspond dans mon idée.

C'est une bourgade qu'on peut trouver à quelques kilomètres au sud de Saint-Malo. Une rue brève prolonge une route plate et droite entre peupliers et drains, elle monte vers un colombier ruiné d'où les vents invisibles distribuent leurs courses, s'interrompt. On rencontre une clairière noyée d'où il faut redescendre. Pour l'église, on a changé sa croix de granit rongée à la base et qu'inclinaient les vents ; j'y ai vu de la lumière une nuit : c'est dit-on, un prêtre revenant du Purgatoire pour célébrer son comptant de bonnes messes. Le presbytère hanté est devenu une mairie : plus de portail où crucifier l'oiseau de nuit, plus de jungle noire et venimeuse - une cour... - marches cassées, des formes blanches, vieux saints dont le plâtre pourrit et se délite, oscillent quand le pied se pose. Les maisons sont aussi austères que semblent frivoles celles d'Islande.

Cette gibbosité curieuse semble ignorer le haut pays, tout philosophique et vertical, où l'unique geyser suffoque et grogne aux yeux du voyageur, où le souffle rêche des glaciers guette les têtes poétiques. Mais le pays environnant Lillemer aurait été recouvert, autrefois, par le raz-de-marée qui a retenu les forêts de Scissy, au large de Granville, et les bourgs immergés devant Saint-Lunaire. Seuls auraient survécu, cramponnés à la butte mesquine de Lillemer, quelques brigands. On le raconte, mais je préfère expliquer autrement l'humeur actuelle et les rus couleurs de rouille.

Longtemps a subsisté une espèce de lac, la Mare Saint-Coulban ; la terre y est encore grise et collante. On dit aussi que, malgré les digues entre le Mont St-Michel et Cancale, la mer reprendra ce qu'on lui a repris ; de fait, en 1910, poussée par un vent de Nord et gonflée par l'équinoxe, elle a rompu les digues, trouvé son passage et son niveau, qu'un anneau marqué à mi-hauteur de Lillemer. La mer se retira et des doris pourrissent dans la campagne, affûts de ceux qui chassaient entre deux saisons à Terre-Neuve.

Qui s'embusquerait derrière les Monts d'Islande ? Que chasserait-on ? L'Aïon ou la Vouivre, un rêve d'Hypérion, des grottes sulfureuses où se baigner dans l'eau phosphorescente et chaude ? On trouve cela, parmi les rochers qui se poussent et se jettent des ponts. Mais plutôt, il convient de fuir dans le jour sombre et la nuit lumineuse, entre les grands coffres anonymes et compacts, marcher sur les cratères en éboulis, escalader les barkhanes de mâchefer où les insectes bourdonnent comme un feu et voir sur la crête que l'autre côté est vert et convexe et, de là, entre les fumées de sources chaudes et sous les milliers d'oiseaux, voir Myvatn le beau lac, et jeter son poigne aux sirènes froides. Plus haut, sont les chutes d'eau fascinées par le feu intérieur ; les montagnes où j'ai vu l'arc-en-ciel se lever à mes pieds ; des glaciers où le pied cherche et frotte, où le cœur inquiet file et tergiverse.

Si quelque catastrophe renversait la grande île aux latitudes tropicales, ses glaciers fondus au Greenland exhausseraient le niveau de la mer et, dans l'eau bleue et moins pure, l'Islande serait un archipel rêveur et tropical - et Lillemer, soulevée avec Saint-Malo et les flotilles coulées, s'installerait à hauteur de l'Islande, pour que sous la vase se dénude le mouvement des roches. Je ne serais pas plus dépaycé qu'un lichen ou qu'un champ de cairns.

Ces lieux s'aiment. Les fiançailles de 1910 ont prouvé l'ardeur et la patience des amants : l'anneau est à mi-rue. A Reikjavik, les avions vautrés dans le minuit clair et la pluie, les avions où marche la lumière, en pleurs, penchent comme des fleurs, à terre ; cependant, le Bû, grand oiseau enfoui sous les palus avec le minéral, affleure le marais d'une aile noire et bleue, fou d'être invisible et vaste sous la lune ; une vieille ramasse du bois de flottage, plus loin de la mer qu'un clocher ne l'est du ciel : non pour chauffer, mais pour la flamme et le signal.

En Islande, le solide et le liquide se contiennent et bougent ; à Lillemer, ils se mélangent en attendant l'invasion ou l'ascension. Les lacs varient annuellement ; la mer s'enfle deux fois par jour, déferle une fois par siècle : baisers de patience. Le feu d'Islande émane et se mêle au jour ; chez nous, il est cléral et périphérique, et puis ? Qui jugerait là-dessus la continence et l'insularité ? Il n'existe aucun lieu d'où l'on puisse considérer l'amour.

Stukustaccir en Août 1971
et Rennes en Janvier 1972

La maison de Saint-Lunaire

J.M. Leduc.

« Lève-toi, mère de famille, sur tes
chevilles musculeuses ! »
(Lautréamont)

J'ai déjà parlé de Saint-Lunaire. En face, sous l'île fortifiée de Harbour, des villages noyés subsistent. De hauts voiliers morts se décomposent et se peuplent dans leurs passages. Au bas des marées on voit surgir les mâts ruinés où s'était posé l'oiseau d'Orient. Plus bas, sont les amphores que les bancs de sable déplacent. Allez-y voir un jour d'eau calme et de soleil, sans hélice ni rame qui troublerait la mer, sur une coque aux lignes pures, incapables de remous. Si la terre changeait d'amure, dans son rêve, vous vous poseriez doucement au fond, pour visiter les trésors. Les villes d'Is vous seraient plus familières qu'à moi l'Islande.

Un jeune homme, moi, s'était retiré de côté. Je fuyais tout ce qui s'offre à remplir la vie. Je m'enfermai d'abord, étudiant des choses infimes : radio, taxidermie, échecs, couture, travaux qu'honorent ceux qui pensent leur vie en peu de mots. Enfin, l'impatience me poussa dehors, à la rencontre de celle toujours la même, à qui je dédie le luxe d'amour.

C'est au milieu d'une de ces promenades que je découvris la maison étonnante. Ce n'était pas un blockhaus, ni un hôtel baroque comme il y en a sur la côte, ni une des résidences secondaires qui feraient mieux de ne pas être et qui l'entouraient, hébétées derrière de hautes canisses. Pour la nommer, il faudrait faire dissonner les mots comme dans « Palais de Justice ». Au départ devait exister, sur un bout de terrain, une étroite maison 1930 en léger retrait : maintenant, cela débordait sur le trottoir et appuyait un coin sur un poteau télégraphique.

Une foule de bâtiments annexes, accrochés à diverses hauteurs, se poussaient ici et là jusqu'aux murs mitoyens, refluaient, se rejoignaient. Les endroits non bâtis étaient jonchés de pierres de taille, parpaings, bois de flottage et vieilles planches, tuiles, briques, ardoises et

lambeaux de cages à poules, plaques de verre, tout un débris de naufrage fabuleux qui allait donner matière aux nouveaux murs. Les morceaux de verre imposaient leur forme aux fenêtres, le ciment raidissait des plans de carton pour la toiture, des bouteilles de plastique pleines de sable et de chaux avaient l'air de soutenir des balcons aventureux.

Certaines parties étaient visiblement à l'abandon, d'autres se développaient. Deux ou trois arbres ébranchés, utilisés comme piliers, fleurissaient encore : en grandissant, ils exigeaient de nouveaux aménagements ou minaient les ailes négligées. L'ensemble était terne et silencieux. Tels sont les lieux, pensai-je, où se pose le pied de la Mélancolie ; et depuis ce premier regard, le paysage à l'entour ne m'apparaît que relativement à cet élément improbable.

J'y reviens voir souvent. Le bâtiment peut garder la même apparence pendant plusieurs semaines, tout-à-coup il se met à pousser par un bout, tel un cairn recouvert d'eau, habité et orné, modifié, restauré, par des poulpes successifs. Je tâchais de saisir des plans d'ensemble : à coup sûr, il y en avait eu plusieurs, esquissés et devenues caducs, parfois même avant de buter sur une ancienne conception - ou la même, réalisée dans d'autres conditions atmosphériques - qui les stoppait ou qu'il fallait détruire, ce qui changeait tout. Ma compagne, que j'avais amenée tourner avec moi autour du bâtiment, me fit remarquer l'agrément probable d'un balcon ; ce jour-là, nous avons colmaté une fissure avec la poignée de cheveux qu'on offre d'ordinaire au vent. Une autre fois, j'entendis là-dedans le bruit d'un travail, et je tentais d'imaginer la déesse obstinée des ruines qu'un voisin m'avait décrite.

Enfin, je trouvai suspendu à l'espèce de porte, unique, un tableau noir d'enfant où était écrit : *ON DEMANDE UN BON MAÇON*. J'appelai. Une femme grande et forte vint me dire qu'elle n'avait pas besoin de moi. Mais, m'étant résolument introduit dans le vestibule, je conçus mieux le labyrinthe et plusieurs des projets successifs : les palais, les casbahs, les métairies, les niches bourgeoises ; je devinais de l'intérieur les angles bizarres, les murs sécants, interrompus ou détournés, les aménagements différés par des révisions urgentes.

Elle ôtait l'écrêteau. J'allais partir et voyager, tremper mon amour à de nouvelles eaux ; elle, à l'inverse du campeur ou de cet empereur chinois qui, pendant ses tournées faisait chaque soir déployer la même ville autour de lui, ne devait jamais quitter ce désordre qu'elle modifiait sans cesse et par quoi elle dénigrait sourdement nos fuites et nos simples travaux.

Si vous y allez voir, et qu'elle vous menace de sa truette comme elle m'a fait, je vous propose de l'amadouer avec cette phrase de Segalen : « *Honorez les âges dans leurs chutes successives et le temps dans sa voracité* ». Si elle vous fait entrer, attention : l'harmonieux vacarme des formes peut vous saisir. Arrête alors ton cœur ; plus tard, son envol en sera multiplié.

23 Mars 1972

«La Mort la Nuit»

Yvon Béguivin

Des dieux sur les talus
accepte, va, le masque

c'est l'histoire du temps que le pays raconte
et sa sortailie non de nuit à la forêt

rouges lèvres le temps
le temps aux lèvres rouges
qui neige sur tes cils

aller se terre
aller de verre marcher mémoire dans les ruines longtemps
ton pas de Mazurie
à l'enfant aux crécelles
aller et par sa bouche
dans la plaine des morts

des lumières là-bas, le Hollandais Volant
A tant guetter la voile, n'auras-tu pas vieilli ?

Lupercal au désert
murène de la parole
dans le gouffre où la torche n'est pas d'utilité

légiste de bleu vent
barrières d'Ephraïm
où tes veines se rompent
tes yeux ont instillé
la couture du gel

la mort va pierre ouverte
à l'abreuvoir des feuilles

Roches des ventiers d'air
la marche-fiche alcool
dague dent de fumée
plevre d'ennemi couteau
adalle fracturée
lumière dans la ville
dune

Rire de l'apostat

beau jour de main coupée
le noir à tire-d'aile
la gorge est au névé
blancherauque la chair
passager taciturne

«Cendre, de grandes fleurs de cendres, vol muet de la cendre»

cicatrice, la souterraine
cervelle rouge du champ de blé

Marche
et bruine bercée d'un grume de soleil

et j'ai marché dans la ville

pas à pas sur la pierre

portée

le sacre souterrain par l'ombre
volée aux hommes
sur la pierre

la pierre la cendre
cru
dieu reconnu purulence du souffle
du clou béant

verrou d'arrache sang
litanie toi la bouche
barque hurlée du dieu
la douleur vient de loin
et marche dans des villes
sur la pierre coupée

sache tari d'oiseaux
le mur de plein travail
tarie
puis
je fais route

(Octobre 1974)

« Saquebute du malheur »

Yvon Béguivin

Comme un midi de glas
et de jeudi d'enfant
et comme au soir déjà
calicante à grande eau
du mur blanc de l'ampoule
ou de leur chambre d'homme

aux bouches des fontaines ne plus bus pour parler, mais le chemin est court
du champ jaune d'été au gravier de la fin, quand la nuit ne vient pas,
qu'il fait encore chaud sur la place du bourg.

Mêlant ébouriffées les plumes d'un oiseau
j'aime d'arrache-cendre mon vieux corps saoul de veines
le méridien scellé au rêve que j'eus de vous

mur blanc de notre chambre aux deltas clairs de guerres à tuer notre vie, loin courbé d'or et d'os,
aux sentes vers le hameau, il vous faudra redire ces maladies de plantes nourries de la parole,
et que je ne sais plus.

Cœur sans veine c'est si vite
qu'il me manque si vite
cœur sans veine si vite
qu'il me manque le sang
Spinne Spinne dreh' dich um
écrasée, l'araignée.

Connaissez ce corps
amaigri et lavé
que nul arbre au midi
et dans le soir ne cache
venez à le toucher
la pluie le vent le lassent
la sueur de son dos
où se pressent les mouches
aimerait vos cheveux

et, dans sa gorge blanche
qu'insultent les oiseaux
votre souffle saigné
laissera des diamants

des feux sur les talus
vous montrent le chemin
la terre après se fait
hospitalière aux lèvres

Peur
j'aie
parce qu'autre froid
la vésicule crevée de la menace
glace
à deux fleuves sur mes épaules
sur mon bras le moins habile

Mais quand le Maître et le Disciple
dans l'attente du mal sourire
qui leur ressemble
ne savent plus de questions
j'ai fermé la porte
puis dans la soie
des écritures fumées qu'arrive la mort
dans le temps à couple
la mouche l'horloge et les aliments
et la bouche de mes doigts
dans craque pays aboie la mouche
du règne ov

Ecoutez-moi portes très blanches
gavées d'aïl d'aube
et de vent vide
j'ouvrirai
je vous ouvrirai
le désert n'est que vous
l'assassin tient toujours
dans une poignée de sable
ouvrez-moi
d'un grand couteau
mon pas demain

Ahlgrim trébuche au bas du perron. Du gantelet l'éclair supplie son aire neuve, chambre grimée aux larmes où nous buvons sans dire le miel de pauvreté. Dans la maison montée en graine, touchant les abat-jour, les mouches font grandir les ombres.

D'un millimètre d'agonie, d'un œil en coupe, d'un plâtre en pleurs, d'une fumée plus blanche, et ce serait assez. On cloue autour des corps les planches de la quotidienne connaissance.

Croquant une pomme, je retourne à la voiture. Nuaire d'Allemagne à la mer retirée où je venais avant la nef très caillouteuse.

Quelqu'un tard à l'auberge balbutie que je reste, et le monde n'irait au-delà de mes ongles. D'un poids d'âmes aux limbes répondent mes poumons. Mal payant d'exister l'opulence des cils, ma parole était d'os qui feront mon abri.

Je souffre qu'on me sourie, qu'on dédaigne mes yeux, demain n'y fera rien que rosée sur mes doigts et baillon de chaleur.

Les mouches peut-être ont réveillé Ahlgrim. L'herbe est haute aujourd'hui dans le fond du jardin. D'où tenir une fois qu'il sut s'y allonger pour, comme je le crois, mourir après l'orage ?

D'Arkona dans l'hiver, la lèvre de clarté croit fortifier l'écume. Contre halte et débarcadère, j'espère l'ouverture de la Konditorei, où j'aurai le premier du café chaud, et une table pour écrire.

La parole à venir
sourdra en cheveux blonds
d'un œil de suicidé

elle dira peu de cavaliers
mais des hommes plus sombres
pressés de fuir les routes
des marcheurs obligés d'un soir
de nulle année
des feuilles et des branches, de l'haleine des chiens
ils liront le naufrage d'une planète adverse
mais qui fut la leur vraie

un jour, les miettes sur la table ne seront pas ramassées, ni essuyées
les gouttes de vin, ni éteinte la cigarette laissée par l'invité.
Dans la glace griffée que les mouches réfutent, vécut longtemps la bête qui donne son corps.
Ce sera la fin de l'après-midi, et nous serons trop loin, pris par la tâche au champ.

fore la mort, où le trépan juré
s'égare en bras de poulpe.
nageur boueux d'acier
chute la voile noire
albinos de village périssant du crachat
en promesse de cris, repas tôt corrompus
je viens du vent et j'aime
près du mur du jardin
le miroir d'un doigt blet
dans la rosée du fruit.

(Avril 1975)



LE MEPRIX MORVAN LEBESQUE

Le Congrès Mondial des Bretons Dispersés «*Le Monde comme volonté et comme représentation*» vient de faire état de son inexistence chronique. Cette tribu troublée de tristes ubus imbus de leurs tripes vient d'attribuer le triple but de ses diatribes embuées ; leur tribut : la cruche où ont bu Alan Stivell, Paol Keineg, Youenn Gwernig et René Vautier. Proposition de la tendance «*volonté*» : Mariannig Larc'hanteg, harpiste assez insignifiante, je veux dire : sans grande signification. Proposition de la tendance «*représentation*» : Roparz Hemon, déjà le maître de la littérature bretonnante moderne quand Morvan Lebesque était en culottes courtes. L'inconséquence et le ridicule, s'ils tuent, du moins ne déshonorent pas.

Mais il y a plus grave : parmi les propositions, il nous faut en signaler une à l'attention de tous les antifascistes, celle d'attribuer ce prix à M. Jorj Gwegen. (1). M. Jorj Gwegen, de Landerneau, est l'encore jeune auteur de «*La Langue Bretonne face à ses oppresseurs*». De cet ouvrage qui, du point de vue où il se place, n'est pas trop mal foutu, nous n'avons pas à discuter ici. La question est : *qui est Jorj Gwegen ?* Jorj Gwegen, dans la graphie française, s'écrit Georges Guéguen ; cela nous fait penser, bien sûr, à Georges Abhervé-Guéguen, chef du groupuscule fasciste «*Jeune Bretagne*» ; Abhervé-Guéguen... Abhervé ? ne serait-ce pas le disciple mordrellien des *Cahiers de la Bretagne Réelle*, la revue pro-nazie de Jacques Quatrebœufs, Goulven Pennaod, etc. ? Mais Abhervé, c'est aussi Eric Le Naour ! Le Naour, éditorialiste de *L'Avenir de la Bretagne*, dans sa période «*brune*», collaborateur également de *Découvertes*, publication nazie paraissant à Lisbonne (du temps de Salazar, bien entendu) et ancien militant du mouvement néo-nazi «*Europe-Action*».

Ainsi donc, M. Jorj Gwegen, le gentil et honnête auteur d'un livre remarqué sur la langue bretonne (comme par hasard publié chez «*Nature et Bretagne*», l'objectif éditeur de Mordrel), Georges Abhervé-Guéguen, dirigeant fasciste, Abhervé, copographe raciste, et Eric Le Naour, militant néo-nazi et antisémite, ne seraient, en fait, qu'une seule et même personne... Que l'ignorance est douce aux belles âmes, Messieurs les jurés du prix Morvan Lebesque ! Ceux-là mêmes qui ont proposé de déshonorer le nom du démocrate, de l'internationaliste, de l'homme de gauche antiraciste et antifasciste que fut Morvan Lebesque l'on fait, j'en suis sûr, en toute quiétude. Tant il est vrai que chez cette dizaine de diasporés, ce qui entre par les oreilles sort par ailleurs, si cela est possible. Il eût ainsi été plus juste, en la circonstance, de parler, plutôt que des Bretons Dispersés, des Dix Bretons Percés. Qu'ils ne comptent cependant pas sur nous pour les boucher : nous laissons ce soin à M. Le Naour-Abhervé-Gwegen qui, d'ailleurs, aux dernières nouvelles, les a rejoints.

K. K.

1 - Proposé par M. Ar Skañv, dit «*Glenmor*», chanteur connu, dont parle un peu Morvan Lebesque dans son livre «*Comment peut-on être Breton ?* (Ed. du Seuil, 1970).

OLIER MORDREL S'EXPLIQUE :

Quand j'avais 20 ans
j'étais bakouniniste...»

Q. - Pouvez-vous nous donner une brève biographie ?

R. - Je suis né le 29 avril 1901, à Paris où mon père était aide de camp du ministre de la Marine. Ma famille paternelle était de Plerguer entre Rennes et Saint-Malo ; ma mère, elle, était née à Paris. Si bien que j'ai été élevé moitié en Bretagne, moitié à Paris ; j'ai toujours été à cheval sur les deux. J'ai passé mon bac à Rennes, puis j'ai été élève des Beaux-Arts, section architecture, de Paris. J'ai exercé le métier d'architecte, à Quimper, de 1927 à la guerre.

J'ai fait partie, bien sûr, de la première équipe de «*Breiz Atao*». Mais la suite, vous êtes au courant... Tout ce qui est mon passé politique, vous le connaissez...

Q. - L'attitude de Breiz Atao a été déconsidérée et fait passer pour suspecte auprès de deux ou trois générations toute référence à la culture bretonne...

R. - Je suis suspect aux yeux de votre génération à cause de l'attitude de Breiz Atao pendant la guerre, c'est ça ?

Q. - Oui... Je voudrais que vous vous expliquiez à ce sujet.

R. - Bon... Eh, bien, à ce sujet-là, je vous dirais qu'il en est de l'opinion de la nouvelle génération à mon égard de ce qu'il en est de l'opinion de la nouvelle génération concernant tout ce qui s'est passé avant elle. Car la nouvelle génération, jusqu'à présent, a manqué complètement d'information. Les seules informations qu'elle a eues à mon sujet - et au sujet de la génération précédente - ce sont les diffamations et les prises de positions hostiles des gens qui nous ont combattu et que nous avons combattus ; et qui ont eu le dessus du pavé depuis la Libération et qui ont été les seuls à pouvoir exprimer une opinion. La jeune génération a donc été élevée dans une atmosphère de défiance et même d'hostilité à notre égard. Et ça, on ne peut pas le dissiper en un jour... C'est pourquoi, dans mon livre, j'ai essayé avant tout de faire connaître les faits ; et pas seulement les faits qui pouvaient donner de nous à cette jeune génération une vision flatteuse, mais aussi ceux qui étaient de nature à être exploités contre nous. De façon à ce que les jeunes puissent aujourd'hui, en toute indépendance d'esprit, se faire une opinion.

Maintenant, je dois ajouter une chose : pour juger une action - quelle qu'elle soit - dans le déroulement de l'histoire, pour en juger et en comprendre la mécanique, la genèse, il faut en connaître les mobiles ; et pour en comprendre, en apprécier les mobiles, il faut en connaître le contexte historique. Or, la faute que commet souvent la jeune génération aujourd'hui, c'est de juger le comportement de «*Breiz Atao*» en 1939.

dans le contexte politique actuel et en fonction de prises de positions idéologiques actuelles ; c'est à dire 40 ans après... C'est une absurdité !... Vous comprenez : pour juger de l'action de Breiz Atao en 1939, il faut se replacer dans les conditions politiques, intellectuelles et mentales de cette époque-là. Et alors là, je dis qu'en 1939, il n'est pas un nationaliste breton qui se serait conduit de façon différente de la nôtre, c'est à dire, qui n'aurait fait passer l'idée bretonne avant les considérations de politique de parti. Vous aviez par exemple, des gens qui étaient monarchistes français ou communistes français avant d'être bretons ; eh, bien, parmi les premiers, beaucoup nous ont approuvés ; ils faisaient passer -ce qui est assez amusant- le patriotisme jacobin, hexagonaliste, qu'ignoraient les Français du temps des rois, avant l'amour de la Bretagne. A l'inverse, des communistes étaient avec nous, la main dans la main en 39-40. Après, ils nous ont condamnés ; ils se sont transformés en parti des patriotes, par tactique, mais tant que l'Allemagne a été l'amie des Soviets, nous n'avons eu aucune critique de la part des communistes, loin de là... Par contre, nous avons toujours été critiqués par les internationalistes -qu'ils soient socialistes ou anarchistes- parce que, eux, et les catholiques, faisaient passer avant tout la nécessité de détruire le nazisme. Alors, ils se seraient alliés, n'est-ce pas, avec le diable ou même la grand-mère du diable pour arriver à ce résultat. Mais ce n'était pas une position bretonne. La position bretonne consistait à faire passer avant tout la Bretagne, et le seul intérêt de la Bretagne.

Finalement, nous avons fait notre le dictionnaire irlandais : «Les difficultés de l'Angleterre sont une chance pour l'Irlande». Eh bien, nous avons affaire, nous, à la France jacobine, notre ennemie jurée, qui voulait notre peau -et qui d'ailleurs a été bien près de l'avoir. Le jour où cette France jacobine s'est corvée en

Biographie

- Né le 29 avril 1901 à Paris
- 1919, membre de l'équipe qui fonda «Breiz Atao» et la revue «Stur»
- Entre 1921 et 1928, contribue à définir la doctrine du nationalisme breton dans le journal «Breiz Atao» et la revue «Stur»
- 1927, co-fondateur du Parti Autonomiste Breton qui deviendra le P.N.B.
- 1938, auteur d'une affiche «Pas de guerre pour les Tchèques». Condamné à un an de prison.
- Octobre 1939, auteur avec Deb auvais d'un manifeste déclarant «La Bretagne neutre dans le conflit mondial».
- 7 mai 1940, proclame à Pontivy le droit des Bretons à se gouverner eux-mêmes au nom du Conseil National Breton.
- Juillet 1940, fonde le journal «L'heure Bretonne»
- Décembre 1940, déporté en Allemagne.
- Pendant la guerre les Allemands lui interdisent toute activité politique. Fait cependant paraître la revue «Stur» qui formule les principes d'une refonte institutionnelle de la France sur la base des ethnies et des régions naturelles.
- 1945, se réfugie en Italie où il est fait prisonnier par les Anglais.
- Mars 1946, s'évade alors que les Anglais s'approprient à le livrer à la France.
- Juin 1946, condamné à mort au procès des chefs autonomistes. Part pour l'Argentine où il vivra 22 ans. Dessinateur-architecte en Argentine. Etudes linguistiques.
- 1968, rentre en Europe et fait une halte de 3 ans en Espagne.
- Septembre 1971, revient en Bretagne à l'expiration de son interdiction de séjour et s'y fixe. Demeure cependant interdit de séjour à perpétuité en Ille et Vilaine.
- Fait depuis l'objet d'un arrêté d'expulsion du préfet du Finistère. Ne semble pas s'en inquiéter...
- Malgré son âge, semble déployer une activité intense. Collabore sous divers pseudonymes à des revues et ouvrages historiques.
- Quand nous l'avons rencontré, Olier Mordrel administrait de plus une petite entreprise artisanale de confection de crêpes...

difficulté, nous aurions été des enfants de chœur de ne pas en profiter. Et ce qu'on nous reproche, c'est de ne pas avoir été des enfants de chœur, ou des dégoûtés, au choix !... Dans toutes nos réunions publiques, nous disions : «Non, ne versons pas une goutte de sang pour la France tant que la France sera ce qu'elle est... Et tout ce qui pourra l'abattre fait notre affaire...» La guerre est arrivée : nous avons été logiques avec nous-mêmes. Alors on nous dit : «Oui, mais vous vous êtes abouchés avec les nazis». D'abord, on ne s'est pas abouchés avec les nazis ! Ça, c'est du langage de l'Internationale Communiste, c'est à dire que ces gens là traitent de nazis ou de fascistes tous ceux qui ne sont pas de leur coalition. Mais ce n'est pas un langage d'esprit libre, ni un langage d'historien : «Breiz Atao» n'a pas lié parti avec les nazis, pour la

bonne raison que les nazis étaient absolument hostiles à Breiz Atao et qu'ils l'ont toujours été. Mais aussi, quand on fait la guerre, on prend les alliés qu'on trouve. Si on nous reproche d'avoir eu les Allemands comme alliés -du moins des alliés putatifs, des alliés possibles, des alliés historiques- si on nous fait ce reproche-là, alors il faut également le faire aux Américains d'avoir pris les communistes pour alliés. Si on ne leur reproche rien, à eux, c'est parce qu'ils ont gagné la guerre !... Ceux qui nous font ce procès de tendance, ce sont des gens qui, dans le contexte de 1939, s'ils avaient été sincèrement nationalistes bretons, se seraient conduits comme nous... Ceux qui ne se sont pas conduits comme nous en 1939, n'étaient pas nécessairement des gens hostiles à nos opinions, mais, pour beaucoup, des gens qui n'ont pas voulu prendre le risque, des médiocres, des types qui ont hésité à se mettre dans le bain, qui ont eu la trouille au dernier moment. Aujourd'hui, certains de ceux-là veulent se refaire une virginité... Mais ça nous fait rigoler !...

Q - Quel contenu mettiez-vous alors dans le renouveau de la Bretagne ?

Ah ! En 1939 ?

Oui.

Eh bien, en 1939, nous avons pratiqué l'adage qu'il ne faut pas avoir la politique de ses idées, mais les idées de sa politique ; dans une certaine mesure, du moins. Ce n'est pas absolu, ça. L'Europe à ce moment-là, c'était l'Europe fasciste : c'était l'ère du fascisme, c'était l'ère où aucun mouvement ne pouvait prendre corps s'il n'avait pas un chef. Il fallait un chef. A ce moment-là, il y avait le mythe du «chef providentiel»... Et c'était aussi vrai des pays communistes : ils ont eu Staline, ils ont eu Tito, toujours des «chefs providentiels», n'est-ce pas ?... C'était aussi une époque de combats très durs, à la fois politiques et militaires. Dans ce contexte-là -où il fallait lutter et même, du jour au lendemain, peut-être prendre les armes- il était absolument évident que nous devions développer une mystique qu'on appelle aujourd'hui fasciste. Mais sans que cela implique un programme politique. C'est d'ailleurs si vrai que Staline lui-même, quand il s'est battu contre les Allemands, a fait appel au patriotisme russe, à tous les souvenirs du nationalisme russe. Il y a eu à ce moment là un véritable «national-communisme», un communisme nationaliste russe. Remarquez bien que je ne me sers pas des termes politiques en leur accordant la valeur d'invective, comme on le fait aujourd'hui : «la droite», «l'extrême-droite !», «les fascistes !». Aujourd'hui, tout ce qui n'est pas U.D.B. est extrême-droite ou fasciste, non ?...

Pour ce qui est des opinions, il y avait dans notre mouvement une sorte de trêve au point de vue politique : ce que nous voulions, c'était un état breton. Avec l'idée -peut-être était-ce de la naïveté- qu'entre Bretons, nous aurions trouvé les solutions qui nous convenaient. D'ailleurs, nous nous méfions énormément de tout ce qui était dogmes et doctrines politiques ; parce que ça n'a jamais été dans l'esprit breton de conformer sa conduite à des théories. Ce n'est pas la démarche intellectuelle du Breton : le Breton part toujours des faits et dans toutes les situations, notamment les situations humaines, il cherche des solutions humaines par la voie de la psychologie et de la solidarité que crée la consanguinité. On dit souvent qu'entre Bretons on arrive toujours à s'entendre ; et ce n'est pas seulement vrai entre Bretons, c'est vrai aussi entre gens de même origine, de même formation.

Nous avons toujours eu l'impression que chez nous, les problèmes socio-économiques n'avaient pas la même acuité et n'avaient pas le même caractère que dans les pays industrialisés. Dans ces derniers, la société traditionnelle avait été brisée ; il existait une énorme classe ouvrière absolument déracinée et perdue qui avait besoin d'une boussole et d'une formule nouvelle. Songez que la classe ouvrière du XIX^e siècle avait un sort affreux, inhumain, et que la naissance du mouvement socialiste, quelle qu'en soit la forme -libertaire, utopique, ou soi-disant scientifique- était absolument inévitable : c'était une réaction de vie d'une catégorie d'hommes qui ne voulaient pas pourrir sur place, comme c'était le cas de la classe ouvrière...

Mais tout ça, ce n'était pas du tout le tableau qu'offrait la Bretagne : en Bretagne, c'était encore l'époque où les pauvres avaient leurs jours pour venir manger dans chaque maison... Moi, j'ai encore connu ça dans mon enfance... Et pourtant, Dieu sait si la Bretagne du XIX^e siècle avait été ruinée par la centralisation ; dans les Côtes-du-Nord, par exemple, un sixième de la population vivait d'aumônes, parce qu'il n'y avait pas de travail et que les industries avaient fermé les unes après les autres. Nous, nous avions donc l'illusion, si vous voulez, qu'une fois que nous aurions un Etat Breton, nous constituerions les

solutions... pragmatiques, pas théoriques... C'était ça notre conviction. Cependant, il y avait naturellement quelques idéologues parmi nous : ils avaient fait leurs choix - on dit les options maintenant. Essentiellement, c'était le groupe de *Célestin Lainé*, une minorité, que nous considérons, nous, un peu comme des énergumènes. Mais comme c'était dans le bon sens, il y avait là un certain dynamisme - qui n'a cependant fait qu'extrêmement peu d'adeptes, bien que ce fût par la suite très exploité : c'est l'histoire du paganisme celtique.

Il y a eu, par ailleurs, une autre option qui fut la mienne avec la revue *«Stur»*. Comme les autres, j'étais disposé sur le plan politique à faire toutes les concessions voulues : prenez par exemple, aujourd'hui, un maire communiste : il administre sa commune avec toutes les règles de la société bourgeoise. Il est bien forcé de se conformer aux règlements qui existent et aux desiderata de la population... Eh, bien, moi, j'avais une tendance qu'on pourrait appeler nietzschéenne ; en tout cas, une tendance philosophique qui serait reflétée aujourd'hui par la revue *«Nouvelle Ecole»*. Je puis dire d'ailleurs, que *«Nouvelle Ecole»* découle de *«Stur»* puisque ses animateurs me considéraient un peu comme celui qui les a mis sur la voie... Il y a là une école politique qui, du point de vue philosophique, est l'école de Vienne : l'empirisme logique... C'est-à-dire, qu'au lieu de faire partir, comme aujourd'hui, des systèmes d'une ontologie, d'une philosophie de l'homme dans l'abstrait - ce qui, au fond, n'est pas autre chose que de la métaphysique scholastique - la philosophie du mouvement sturien était au contraire, inspirée par les réalités biologiques, humaines et sociales, sans préjugés philosophiques. C'est la Bretagne qui nous révélait à nous-mêmes.

Je crois dans l'Homme, dans le destin de l'Homme, dans la divinité de l'Homme, dans l'âme de l'Homme, dans le sens cosmique... Vous comprenez, ce sont là des postulats philosophiques... Nous partions cependant, dans cette école de *«Stur»*, de l'appréciation des faits, mais aussi bien sociologiques, aussi bien psychologiques et sentimentaux que matériels, à la lumière de nos postulats.

Il y avait encore, par ailleurs, les démocrates populaires, de philosophie «thomiste» que représentait le *«Bleu Brug»*, les *Delaporte*, et qui a dominé le P.N.B. pendant toute la guerre. C'était une sorte de tendance vichysoise... Et puis il y avait le clan de ce que l'on pourrait appeler les fédéralistes purs, pas très nombreux ; il était constitué, au fond, de francs-maçons socialistes. Ils sont restés un peu en marge de notre aventure de 1939, mais pas tellement, puisque *Morvan Marchal*, qui était leur principale tête, a fait paraître sa revue *«Nemeton»* avec mon appui, car c'est moi qui l'ai financée. Et avec l'accord des Allemands. Pourtant, c'était un franc-maçon, un homme de gauche.

A ce propos, d'ailleurs, savez-vous que, dans le nazisme, il y avait des tendances socialistes, même assez avancées... Les réactionnaires allemands étaient franchement hostiles au national-socialisme. Par bien des côtés, le nazisme était un parti socialiste. Et certains Bretons qui étaient des gens de gauche aussi, ont sympathisé avec ce côté socialiste du nazisme, en fermant les yeux sur le reste... D'ailleurs, le reste, on ne le connaissait pas beaucoup : aujourd'hui, on fait un plat énorme, n'est-ce pas, des chambres à gaz et de tous ces machins-là... Sur le massacre des 6 millions de Juifs, je le dis en passant, il n'y a jamais eu d'enquête internationale : il y a eu des articles de presse, un point c'est tout. Moi, j'aurais bien voulu qu'il y ait une enquête internationale... Enfin, aujourd'hui, on parle beaucoup de ça ; mais à l'époque, pendant la guerre, on ignorait absolument tout : la preuve, c'est qu'il n'y a pas eu de campagnes contre... Voilà encore voyez, l'importance de se replacer dans le contexte : aujourd'hui, on a l'air de dire que nous nous sommes mis du côté des chambres à gaz, du côté des gens qui faisaient fonctionner les chambres à gaz... Juger notre conduite de 1939 sous ce jour-là, mais c'est absurde !... Tout le monde l'ignorait, l'existence des chambres à gaz ; on ne savait pas ce que c'était !...

Q.- Est-ce que, malgré tout, certains d'entre vous étaient influencés par des idéologies de gauche, le marxisme, par exemple ?

R.- Ah, le Marxisme ? Non !... Nous étions très influencés par le socialisme libertaire, mais pas assez pour nous y engager. Nous étions certainement des gens de gauche, ce qu'on appelait la gauche à l'époque, parce que nous avons dégagé l'idée bretonne de l'hypothèque clérical. Nous étions contre la

théocratie ; nous étions hostiles, absolument, à la réaction sociale ; nous n'avions aucune sympathie pour le monde capitaliste traditionnel : nous étions en somme des gens de gauche... Mais nous avions une véritable répulsion pour le matérialisme marxiste. Ce qui nous attirait davantage, c'était Proudhon, Fourier, Bakounine : moi, quand j'avais 20 ans, j'étais bakouniniste... Alors, voyez, c'est toujours la tendance aujourd'hui des communistes, de traiter de fascistes les gens qui ne sont pas marxistes... Mais ils dissimulent que l'Internationale française a d'abord été anarchiste, libertaire et anti-marxiste.

Le socialisme libertaire, c'était donc notre tendance sentimentale. Et c'était d'ailleurs, une des raisons pour lesquelles nous étions aux antipodes du nazisme. Le nazisme était un jacobinisme. Les nazis admiraient l'organisation centralisée de la France. Et avec leurs histoires de gauleiter, ce centralisme absolu, c'était du despotisme, c'était le fascisme poussé jusqu'au despotisme... Le jour où j'ai entendu un Allemand me dire - il ne savait pas qui j'étais - «Un peuple de 3 millions, quelle importance cela a-t-il ?», le jour où j'ai entendu ça, ma position était prise ! Notre drame a été que les circonstances nous ont mis dans le camp de gens dont nous ne partagions pas l'idéologie...

Q.- Vous êtes-vous rendus compte que ces gens-là ne vous apporteraient rien ? Qu'ils ne pourraient pas soutenir la cause bretonne ? Et à quel moment vous en êtes-vous rendus compte ?

R.- Moi, je l'ai toujours su... Vous savez, je parle allemand et je connais très bien l'Allemagne. Et depuis ses débuts, j'ai suivi le nazisme. Et, dès le début, j'ai compris que c'était un mouvement qui nous serait hostile... Mais, dans le mouvement national-socialiste - c'est un sujet énorme, n'est-ce pas ? on retrouvait un monde de tendances, qui étaient très différentes, mais une seule avait licence de s'exprimer : celle de Rosenberg et d'Adolf Hitler, «le Mythe du XX^e siècle» et «Mein Kampf», qui étaient des livres abertement primaires au point de vue idéologique... Mais, il y avait, par ailleurs, toutes sortes de tendances : celle que j'appellerais, si vous voulez, nordisante, pour la renaissance d'une civilisation nordique ; une tendance nietzschéenne, qui était pour la traduction de la philosophie de Nietzsche en termes politiques...

Q.- Est-ce que Spengler a influencé votre formation ?

R.- Oui, Oswald Spengler a joué un rôle important, mais nous ne partagions pas son pessimisme. C'est vrai, nous étions spengleriens... D'ailleurs, cela s'est vu dans *«Stur»*. Mais pas dans *«Breiz Atao»*. *«Breiz Atao»* était un journal de combat politique qui se maintenait au-dessus des divergences idéologiques : il ne faut jamais perdre cela de vue... C'est *«Stur»*, le groupe des sturiens, qui avait fait des options philosophiques. Et d'ailleurs, moi, j'étais à la fois rédacteur en chef de *«Breiz Atao»* et directeur de *«Stur»* ; mais comme rédacteur en chef de *«Breiz Atao»*, je m'imposais des disciplines et des tabous dont je n'avais pas à tenir compte comme rédacteur de *«Stur»*. *«Breiz Atao»*, c'était une union sacrée !... Il ne faut pas dire aujourd'hui, que les *«Breiz Atao»* étaient des fascistes : c'est une sottise ! C'était une union sacrée. Il y avait des monarchistes français, il y avait des socialistes, il y avait des anarchistes, des communistes, il y avait de tout chez nous... C'est ça l'exemple que nous avons fourni. Et si ça n'avait pas été comme ça - nous étions tellement peu nombreux - si on avait encore dû se diviser en tendances ennemies, comme font les gens de l'U.D.B. aujourd'hui, il n'y aurait jamais rien eu !...

Q.- On peut penser que votre livre *«Breiz Atao»* constitue le premier document proposant une version moins simpliste de l'histoire du mouvement breton avant et pendant la guerre...

R.- Peut-être, en effet. Encore qu'il y ait eu déjà des informations partielles qui avaient paru dans différents livres ; mais, incontestablement, c'est la première somme sur cette histoire... Et les réchappés du mouvement, les réchappés de l'épuration m'ont, en général, supplié de ne pas l'écrire... et, surtout, de ne pas dire certaines choses. Parce qu'ils souffrent d'un complexe de culpabilité : les réchappés du mouvement d'avant-guerre ont été écrasés par tous les anathèmes qui ont été jetés contre eux ; alors, le mot d'ordre était : ne pas parler de tout ce qui est gênant... Mais moi, comme j'ai toujours fait ce que j'avais cru mon devoir de faire et que je n'ai aucun complexe de culpabilité - je n'en ai jamais eu une seconde - je n'étais pas tenu aux mêmes restrictions. C'est pourquoi j'ai dit tout ce que j'avais fait, tout ce que j'avais su moi-même ; parce que, vous savez, l'histoire du mouvement forme un bloc, de même que l'histoire de la Révolution française, par exemple, ou celle de la Résistance, est un bloc...

Ce qui, d'ailleurs, est assez gênant pour cette dernière, parce que tous ceux qui ont vécu en Bretagne d'alors, ont connu le banditisme qui s'est développé pendant plus d'un an sous le couvert de la Résistance : c'était effrayant ! C'était un terrorisme épouvantable !... Enfin, c'est comme ça...

Q.- Dans votre exil, vous semblez avoir été très bien informé -votre livre le prouve- de ce qui se passait en Bretagne.

R.- Déjà en exil, je m'étais assuré un courant régulier d'informations. Depuis que je suis rentré, en septembre 1971, j'ai quand même eu des contacts directs. Mon livre est paru en janvier 1973... Mais, de ce point de vue, ma conduite en exil a été assez intéressante : un homme qui a été engagé comme je l'étais, ne peut pas se séparer d'un coup sec de son passé... C'est impossible. Quand mon bateau s'est éloigné du port de Gênes, il m'a semblé que c'était un... arrachement physique. Gênes encore, c'était l'Europe. Quand on est arrivé en Amérique, on découvre que ce que c'est que l'Europe. Quand il s'en va d'Europe, un Breton sent la patrie même à Gênes. Et, plus tard, en Argentine, un Polonais rencontré devenait un compatriote, vous comprenez ? Eh bien, en Argentine, je me suis donné comme règle de ne plus me mêler à la politique en Bretagne... Quand j'étais autrefois à la tête de «Breiz Atao», j'étais exaspéré par les lettres de Bretons exilés qui nous disaient : il faut faire ceci, il faut faire cela... Mais qu'ils nous foutent la paix ! Ils n'y connaissent rien ! Ils ne savent pas ce qui se passe ici !... Je n'ai pas voulu être aussi ridicule... Cela fait que, pendant 20 ans, je me suis interdit la moindre ingérence dans l'action politique en Bretagne -en dehors des correspondances privées, bien sûr, j'ai eu une correspondance privée intense). Mais, pendant ces vingt ans, j'ai fait une chose : vous savez que j'ai toujours été fêru de langue bretonne ; mais je n'avais pas beaucoup de temps à lui consacrer. Alors, là-bas, je me suis jeté dans les études linguistiques : c'est-à-dire que j'ai lu et mis en fiches tout ce qui a été écrit en breton depuis le XVIII^e siècle. C'était pour retrouver, dans la littérature savante, le modèle d'une langue concise et soignée et dans la littérature populaire, le vrai tour de la pensée bretonne. J'étais excédé de voir tous les néo-bretonnants se contenter de traduire le français en breton. Mais alors, il vaut mieux parler français !... C'est un travail de romain, qui a duré des années. Pendant une bonne douzaine d'années, j'ai limité mon travail alimentaire à la demi-journée ; ou alors, quand je perdais une place, je restais deux ou trois mois sans en prendre une autre... et je bouffais des briques en piochant mon breton quinze heures par jour, à n'y plus voir clair ! Et je n'ai jamais cessé de peupler.

Q.- Peut-on vous demander quelles étaient vos activités professionnelles en Argentine ?

R.- Eh bien, au début, j'étais dessinateur architecte et j'ai beaucoup travaillé de mes mains dans le bâtiment. Ensuite, j'ai été hôtelier et en passant, traducteur juré de l'O.N.U.... Mais, pour en revenir aux études que j'ai menées là-bas, j'en suis arrivé au niveau de l'agrégation ou pas loin. Cela m'a permis de faire une étude profonde du moyen-breton. Tenez ! J'ai découvert beaucoup de choses intéressantes, par exemple, la façon de lire le moyen-breton : le moyen breton nous est connu par des textes en vers assonnés, dans lesquels on a introduit des chevilles pour obtenir des rimes internes. Alors, si vous voulez comprendre un texte en moyen-breton, il faut enlever toutes les chevilles... Cela devient alors d'une parfaite limpidité ! A défaut de la faire, on arrive à des traductions incohérentes comme celle d'Emile Ernault et celle de Roparz Hénon.

En outre, comme la langue littéraire bretonne avait été abandonnée au XVII^e siècle, et petit à petit remplacée par la littérature patoisante, j'ai voulu recréer une formule de langue littéraire : c'est-à-dire que j'ai repris toutes les traditions littéraires du moyen-breton, tout le raffinement littéraire du moyen-breton, en y introduisant le riche idiomatisme de la langue parlée du XIX^e siècle. Et, joignant le geste à la parole, j'ai écrit mes mémoires de prison -que j'avais déjà notées en breton, d'ailleurs- je les ai ré-écrites littérairement dans cette langue rénovée. On arrive là à un breton littéraire d'une extrême richesse, d'une pureté extraordinaire et d'un idiomatisme typique. Pour cette raison-là, il est peu compréhensible des gens qui ont appris le breton des manuels ; c'est l'étage au-dessus. Et, pour cette raison-là, le mouvement bretonnant -en l'espèce, la revue «Al Liamm»- a fait la conspiration du silence sur mon travail, qui sort des chemins battus à tous points de vue. Je crois cependant qu'il aurait dû donner naissance à des polémiques, à des examens, à des critiques, à des échanges de vue !... Ça été beaucoup plus simple pour ceux qui étaient complètement dépassés et débordés de faire la conspiration du silence... Un exemple de la médiocrité régnante !

Q.- Avez-vous eu le sentiment, durant votre exil, que vous ne pourriez plus jamais rentrer en Bretagne ?

R.- Non... Non, j'ai toujours su que je reviendrais en Bretagne. Parce qu'habiter l'Amérique du Sud, pour un Européen qui a une vie spirituelle, intellectuelle, c'est être enterré vivant... On est enterré vivant ! On n'a aucun contact, aucun contact humain vraiment avec qui que ce soit ! On est entouré de six millions de personnes à Buenos Aires, mais aussi seul que dans un désert... C'est là que j'ai compris la valeur de cette phrase de Lamennais que je cite de mémoire : «Etre en exil, c'est passer des années sans avoir l'occasion de serrer la main d'un ami». Moi, j'ai passé 27 ans en exil et pendant ce temps, je n'ai jamais serré la main d'un ami. Parce que, pour ces gens-là, vous êtes un corps étranger ; vous ne les intéressez pas, même si vous êtes là depuis des années. J'ai toujours su que je retournerais en Bretagne, parce que j'ai constamment dans mon existence que, quand on veut quelque chose avec obstination, on finit toujours par l'avoir... La preuve, 27 ans d'exil !... Et je suis là !

Q.- Je voudrais vous poser une question sur le renouveau de la Bretagne depuis quelques années... Quelles réflexions vous inspire-t-il ?

R.- Vous n'avez pas lu ma brochure «30 ans après» ? Vous y trouverez toutes mes impressions en rentrant en Bretagne... Mais, pour en revenir à votre question, je crois que ce renouveau date surtout des années 64-65. Moi, j'ai été frappé de ce que tous les vieux bobards avaient cessé de compter pour les jeunes. Et j'ai été frappé surtout, de l'atmosphère de compréhension et de sympathie qu'il y avait en Bretagne pour l'idée bretonne... Parce qu'il ne faut pas vous dissimuler que «Breiz Atao» pendant un quart de siècle, s'est battu au milieu de l'indifférence, de l'hostilité ou de l'ironie... Avant nous, les Bretons avaient admis qu'ils étaient un peuple inférieur ; ils avaient admis que le progrès obligeait la Bretagne à disparaître ; ils pensaient que les Français, les Parisiens notamment, leur étaient en tout supérieur, et qu'ils devaient se mettre à l'école de Paris pour avoir le droit de respirer de l'oxygène... La honte d'être Breton !... C'est ça la grande nouveauté : il n'y a plus de honte !... Mais, au point de vue mouvement breton, il y a une différence énorme : c'est qu'autrefois, nous avions un mouvement dynamique qui manquait de public et, aujourd'hui il y a un public qui manque de mouvement dynamique ! Il y a une faveur publique qui n'est pas exploitée. Il n'y a pas d'action bretonne ! Je ne sais pas ce qu'ils font... Ça m'échappe... Nous, nous avions tous le feu au derrière. Maintenant, il y des sympathisants partout, mais il n'y a plus de militants parce que, ce qu'ils appellent des militants aujourd'hui, ce ne sont pas des militants. Ou alors, c'est qu'aujourd'hui, il y a deux façons de faire de l'action bretonne : ou bien rester dans la légalité et gratter la guitare ; ou la clandestinité des cocktails molotov. La guitare et le cocktail molotov ! Vous avez les deux formules... Mais l'action politique, la propagande si vous voulez, comme nous la faisons nous, ça ne se fait plus aujourd'hui. Il n'y a aucune éducation systématique de la masse. Je ne sais pas d'où cela vient. Est-ce un manque d'animation, d'organisation ou quoi ?... C'est peut-être la conséquence de la rupture de la tradition de «Breiz Atao» ?

Q.- Comment voyez-vous le fait que le renouveau de la Bretagne s'accompagne de luttes économiques et sociales assez dures, et animées tout de même par des groupes qui se réclament du marxisme-léninisme ?

R.- Il y a une contradiction frontale entre le marxisme-léninisme et le nationalisme breton. Mais le léninisme est moins une doctrine socio-économique qu'une doctrine de prises de pouvoir. N'improvise quel révolutionnaire peut s'inspirer des recettes du léninisme. Par contre, il y a dans le marxisme, léninisme ou pas, un point de départ axiomatique, philosophique, qui est aux antipodes du nationalisme breton. Prenons l'exemple de gens qui ne sont pas des intellectuels et qui ne s'occupent pas d'idées -comme des grévistes, qui se mettent en grève aujourd'hui parce qu'ils sont mal traités, mal payés, qu'ils manquent de considération. Il peut y avoir chez ces gens-là un double sentiment : d'une part, celui de leur révolte contre l'exploitation sociale et, d'autre part, leur sentiment de révolte contre l'abaissement de la Bretagne, il n'y a aucune contradiction entre les deux. Mais il y a une contradiction dans la pensée au sommet ; parce qu'alors là, nous nous trouvons les bonzes des partis marxistes qui ne veulent voir entre les hommes qu'une seule distinction : la classe et la fraternité entre les hommes d'une classe, soient Hottentots ou Bretons et la haine de la classe dite adverse, même et surtout, si elle est composée de Bretons. Ça, c'est aux antipodes du nationalisme breton qui veut rassembler tous les défenseurs de l'idée bretonne, indistinctement, pour rejeter l'occupation du pays par l'étranger, le dominateur politique et, par conséquence directe, social.

Q.- Cependant, est-ce que la classe ouvrière et les patrons bretons peuvent avoir un comportement et des intérêts communs ?

R.- Bon... D'abord, les «patrons bretons», ça, c'est un euphémisme. Parce qu'en général, il n'y en a plus : ils sont devenus les employés ou gérants de grandes sociétés. Il n'y a de patrons bretons que sur le plan artisanal. Et, sur ce plan là, le patron est un ouvrier, un travailleur comme les autres. Seulement, il a un plus de «classe» que les autres -il est plus capable, il est plus intelligent- et tout le monde trouve cela très bien. Je ne vois pas en quoi l'apprenti dans un petit garage trouverait que l'ouvrier qui est son patron est un exploiteur. Mais alors, le patronat exploiteur, chez nous, qu'est-ce que c'est ? C'est la finance internationale ! Ce sont les trusts ! Qu'on fasse une lutte de classe contre ça : la «classe» des Bretons, nationalité ou peuple opprimé, contre le système des trusts internationaux, contre le gigantisme économique ! Je suis cent pour cent d'accord !... Bon. Mais que, pour satisfaire à la doctrine marxiste, on essaie arbitrairement et artificiellement de fabriquer une classe d'exploiteurs bretons contre une catégorie d'exploités bretons, ça c'est une absurdité, c'est du colonialisme idéologique ! Je ne m'y plierai jamais !... Ca amené, par exemple, le «*Peuple Breton*» à reprocher à Yann Fouéré d'être l'exploiteur des pêcheurs irlandais ! Parce qu'il fallait, étant donné qu'il n'est pas marxiste, qu'il soit un exploiteur ! En bien, moi, je regrette, mais c'est un travailleur comme les autres, c'est le patron d'une affaire somme toute artisanale. Et les pêcheurs irlandais s'en trouvent très bien de ses services : il n'y a pas d'oppression là-dedans. J'ai été sur place trois semaines et je sais ce que je dis.

Non, tout ça n'est pas sérieux. En réalité, petits patrons et ouvriers, nous sommes tous les victimes des grands intérêts économiques favorisés par le centralisme administratif, qui entraînent un appauvrissement de la Bretagne et surtout, une stagnation démographique. En 50 ans, sans la Bretagne, la France est passée de 32 millions d'habitants à 49. Et la Bretagne, pendant le même temps, de 3,3 millions à 2,8. Car, outre la stagnation démographique, on nous a enlevé notre plus fort département. Alors, c'est ça le drame de la Bretagne : on ne peut pas assez payer le personnel, parce qu'on ne gagne pas assez ; et on ne gagne pas assez, parce qu'on ne peut pas vendre assez ; et on ne vend pas assez parce qu'on n'a pas assez de consommateurs ! Il y a 100 ans, nous avions la même population que la Hollande ; la Hollande a 13 millions d'habitants aujourd'hui. La Bretagne pourrait en avoir 7 ou 8 millions facilement. Ce serait alors un pays où toutes les affaires se seraient développées, où le niveau de vie serait beaucoup plus élevé... Alors, ce n'est pas une question de «patrons bretons». Poser le problème comme cela, exciter les ouvriers contre les petits patrons bretons, c'est faire du diversionnisme ! Ceci dit, tous les vrais Bretons ont intérêt à rejeter la loi des trusts, à rejeter l'Europe capitaliste, le gigantisme niveleur, le capitalisme communiste, le régime policier et l'esclavage communiste, ça, non !... Vous comprenez nous nous battons pour la liberté pas pour une nouvelle forme d'esclavage.

NOTES

Les notes qui suivent sont d'Olier Mordrel. Pour utiles qu'elles soient à la compréhension du mouvement breton d'avant-guerre et de «l'expérience» de Mordrel, elles ne prétendent donc pas à «la» vérité historique.

- BREIZ ATAO. A l'origine, en 1919, organe d'un groupe de jeunes. Passe rapidement de la position régionaliste à la position nationaliste, mais en professant l'idéal du fédéralisme international. Devenu parti politique national breton et fédéraliste européen, se veut le lieu de rencontre et de collaboration des Bretons de toutes tendances, unis sur le plan de leur commune revendication de la gestion de la Bretagne par les Bretons. Compromis pendant l'occupation par une attitude de neutralité interprétée comme une trahison par la Résistance, est l'objet de persécutions à la Libération et d'un ostracisme qui laissera des traces durables. Les faits historiques le concernant étant mieux connus aujourd'hui, un réajustement des jugements portés sur lui semble en cours.

- BREIZ ATAO, histoire et actualité du nationalisme breton, par Olier Mordrel, 557 p., chez Alain Moreau (3 bis, Quai-aux-Fleurs, 75004 Paris), 38 F.

- «STUR», Revue de philosophie politique, dont il est paru deux séries : 1936 à 1939 et 1942 à 1943. A donné naissance à une école de pensée politique toujours vivante.

- NOUVELLE ECOLE. Revue d'étude qui s'est fixée comme tâche de faire le point dans tous les domaines de la connaissance de l'homme et de la société, pour juger de la valeur des thèses à la mode et suggérer des prises de positions (B.P. 129-07 ; 75326 Paris Cedex 07).

- «30 ANS APRES». Edité par «La Bretagne Réelle» 22230 Merdrignac. 5 F. A signaler, même adresse, «Pour une nouvelle politique linguistique» et «An Noz o skedi» (journal de prison) du même auteur, respectivement 15 et 35 F.

PARUTIONS RECENTES

La Voie Bretonne, d'Olier Mordrel

Voici donc un nouvel ouvrage dû à l'ancien et prolifique archonte de Stur et, ceci soit dit pour votre gouverne, publié par les éditions *Nature et Bretagne* qui, à en juger par leur catalogue et quoi qu'elles en disent, ont elles aussi choisi leur voie, certainement bretonne.

Pimenté de plaisantes fautes d'orthographe française qui ne sont pas sans contribuer à l'inégale saveur d'un style encore primesautier, ce livre se présente comme la «radiographie de l'Emsav», «hors les rails» et «sur les rails», nous est-il précisé : ainsi, on n'a plus qu'à se laisser guider... Notre grand radiografiour, orné de ses lunettes magiques (monture 75), nous y fait part de sa *Weltanschauung* du moment, combinaison subtile, encore que quelque peu frelatée, de Servan-Schreiber, Pinochet et Julius Evola. Le paradoxe est que M. Le Calvez y prend sa déculottée-maison, c'est le cas de ne pas le taire, lorsque MM. Person et Caro, qui n'y sont certes pour rien, s'y voient faire leur éloge avec complaisance. Confusionnisme oblige. Mais on en voit d'autres : les morceaux d'abattis consacrés aux mânes de Morvan Lebesque (O.M. *enter* toujours «bien» : cf. Masson, Sohier, Marchal, Debeauvais, Jasson, Coëtlogon, etc.) et ces autres pièces, non moins parfumées, où l'on s'oblige pourtant à se pincer la narine, à la rencontre des «masses» et des «jeunes», bref, un bazar de qualité, nous fournissant d'indiscutables documents sur ce limoneux esprit de sacristie que l'on croyait disparu depuis Mgr Duparc. L'encens, cependant, ni l'or, ni la myrrhe, n'ont les effets d'une sociale mandragore sur l'érection par Mordrel de sa propre statue, et pourtant «*La foule est femelle, elle obéit toujours au mâle*» (p. 190). Nous voulons en croire les verts vieillards du Guilvinec et de Madrid : cette «puissance» et cette «gloire», du moins, les leur laisserons-nous, et la mort en sus. Ce livre, tout de même, a ses mérites : plein de fraîcheur et d'aimable naïveté, parfois, il n'est pas sans évoquer cette tendre et nostalgique époque où princes charmants et ogres bonasses se partageaient les foules infantiles, et ce n'est pas une des moindres vertus du fils du général Mordrelle que d'offrir ainsi une thématique nouvelle aux contes de Perrault futurs.

Pourtant, nous souvenant d'autres histoires, nous prendrons tous les clowns au sérieux -Mordrel au tragique- et nos précautions.

Cela dit -et sans nous départir d'aucune précaution, fût-elle de style- comment ne pas exprimer cette affliction quasi-sincère qui nous saisit au spectacle de la «littérature» bretonne de droite de ces dernières années ? Après «*Les Bretons à l'heure de l'Europe*» de Yann Poupinot, ouvrage plein d'intérêts (divers) et le corrosif pamphlet de Jean Bothorel, «*La Bretagne contre Paris*» (1969), on ne discerne plus que les pitoyables productions du navrant Carléon et un tout petit ton au-dessus, le *Breiz Atao* de Mordrel, avant cette dernière déception. Car, il faut bien le dire, le traducteur breton de Rilke nous déçoit, nous, jeunes Bretons de gauche ; nous étions en droit d'attendre mieux du peintre goyesque de la galerie (peu bretonne) des députés de Bretagne en 1927... La facilité serait de se réjouir sans réserve de cette burlesque déchéance intellectuelle du fascisme breton, mais le ton même du livre de Mordrel nous invite à une autre vigilance : la bête immonde se cache aujourd'hui sous des masques plus avenants, badigeonnés aux couleurs de la défense «unitaire» de la langue bretonne ou de quelque réformisme «autogestionnaire» d'extrême-droite.

«*Comédiens de leur propre Idéal*», selon la formule de celui qui a toujours vilipendé le racisme et l'antisémitisme, et dont aujourd'hui ces philistins usurpent la voix pour la mieux bâillonner, ils s'entendent, ces ecclésiastiques de basse-cour, à baver la pire confusion intellectuelle dans le désarroi de notre peuple et de sa jeunesse. Comparés à leurs pompes, à défaut de leurs œuvres, l'éventé de la pampa et ses acolytes font figure de ptérodactyles désuets, et c'est sans doute cette aura d'inutilité *quitch* qui leur vaut presque notre sympathie amusée...

Quoi qu'il en soit, et quand il n'en serait rien, nous attendons toujours l'ultime chant des cygnes d'outre-mer nouveaux à la manière évidemment, de Tribulat Bonhomet.

K.K.

Youenn Coïc - BRITANNICON
LE CHEVAL DECAPITE (Ed. Oswald,
1975)

Le traitement du genre traditionnel du roman historique par Youenn Coïc lui est l'occasion de poser les jalons d'une contehistoire où nous nous retrouvons. A la limite, cela pourrait aussi bien être de la science-fiction.

Renaud Dulong - LA QUESTION BRETONNE (A. Col in, 1975)

Un remarquable ouvrage d'analyse sociologique du problème breton dans les années 60, malheureusement entaché d'un sociologisme qui en altère les conclusions proprement politiques.

Tanguy Malmanche - CONTES - GURVAN - LES
PAIENS (C.L.T., 1975)

La réédition des meilleures œuvres du forgeron de Courbevoie, notamment ces contes truculents qui demandent un Pasolini...

Jorj Gwegen - LA LANGUE BRETONNE, face à ses
opresseurs (Nature et Bretagne, 1975)

Dans la tradition des ouvrages de synthèse de Marcel Guyeisse et de Roparz Hemon, un ouvrage solide et documenté.

Mikaela Kerdraon - TANGUY MALMANCHE, témoin
du fantastique breton (C.L.T., 1975)

Une absence totale d'esprit critique, qui aboutit à une compilation de lieux communs.

Suzanne Berger - LES PAYSANS CONTRE LA POLITI-
QUE (Seuil, 1975)

La montée du capitalisme coopératif dans le monde rural ou les ambiguïtés du militantisme breton vues par une sociologue américaine. Un ouvrage important pour comprendre la société léonarde et le coup de poker d'Alexis Gourvenec.

Annkrist

UN DISQUE CHEZ NEVENOE.

Annkrist joue-t-elle à être le personnage un peu louche, un peu double qui la sent dans ses chansons traînant avec elle on ne sait trop quelle amère illusion, quelle désillusion de vivre ou de paraître. Une affabilité un peu oppressante qui cache mal quelque chose de glacial comme une sorte de mépris qui glisse à la surface des choses et nous imprègne. Une absence d'ici ? La vie comme une faillite et nous, qu'elle croise, avec des mots qui sont d'autres silences, des ombres qui filent au loin.

Et cette voix blanche soudain emplit la salle, un peu cassée et rachitique, tailladée ; une voix sèche comme un mauvais feu et c'est un monde en marge qui naît, anarchiste ou petit truand. Le mur de la prison, la porte de l'usine, la banquette usée d'une arrière salle de bistrot, la clochardisation, la clandestinité des désirs, un ciel sale de banlieue où d'autres hommes dont la tête brûlée fume d'un idéal enfantin décrochent de pâles étoiles et des accords sur leur guitare comme des déchirements.

Annkrist nous donne cela à entendre ; toute la difformité de la confusion, de la nausée. Un dégoût du vécu. Quelqu'un va-t-il se pendre au sixième d'un immeuble crasseux dans une chambre de bonne avec un grand rire cassé ? Tandis que passent dans les rues les flics et leurs chiens. Quelqu'un s'est-il perdu quelque part courant le long des docks, trébuchant ; est-il évaporé dans cette brume froide ou bien au fond de l'eau. Vieux cargots désarmés qui ne partiront plus. Tout prend l'allure d'un cimetière de bateaux, d'un monde éventré inutile et cruel, tout devient errant, malsain, à la fois trouble et fixe. Un vertige immobile où éclosent les bruits distincts du dehors ; la sirène d'un arsenal, des bruits de pas, des cris, quelque chose qui claque et se ferme, comme autant d'agressions. C'est un labyrinthe de la misère et de la peur, une sorte de consommation.

La voix d'Annkrist monte frêle et vivace comme un filet d'eau qui va tarir ; voix d'un monde inaudible, occulté, enlisé dans les marges d'un vouloir vivre ailleurs notre ici...

Cela serre un peu le cœur.

Paul-Henri Roudot

Yvon Le Men

EN ESPOIR DE CAUSE

AUX EDITIONS P. J. OSWALD

YVON LE MAGNETIQUE

«En Espoir de Cause» pourrait être quelque chose comme le journal d'un adolescent d'aujourd'hui pris tout à coup au piège d'une réalité encombrée et perplexe. Le Men qui s'est jeté à corps perdu dans ce monde, nous le découvre, haletant, suffoquant et blême. Dans un long poème fou et inorganisé, les mots courent, pressés, serrés, les uns contre les autres comme si l'absence de l'un d'entre-eux installerait ici un silence infesté où nous coulerions tout à coup. Le Men crie dans la mêlée sa verve folle et mesurée par une extraordinaire diction qui fait de son discours une bête mouvante comme une pieuvre dont les phrases tentaculaires dessèrent un instant l'étau de notre cynisme, de notre égoïsme ou de notre solitude. Il se ménage ainsi en nous des plages de silence pour y faire éclater comme une vague ressassée, le timbre violent et neuf de sa voix de bon prophète ; certain d'être celui qu'on n'attendait plus.

Comme un enfant qui ne peut expulser sa rage et son chagrin, s'étouffe et s'évanouit, Le Men prend à la gorge son auditoire, asphyxie son lecteur qui, au bout de quelques pages ne sait plus bien où il en est. Il nous fait pénétrer dans les limbes d'une pré-conscience, une forêt brisée qui regarde, où interviennent des intersignes comme la main de Dieu qui croise effarée le mouvement de l'histoire, la peur panique d'un univers atomique, des explosions de cendre et de lumière, les encombrements de la circulation urbaine, des champs de béton en friche, le spectre du tendre bestiaire de notre enfance, la fable d'aujourd'hui où chiens, chats et autres quadrupèdes imprudents laissent leur dépouille sanglante sur l'asphalte des autoroutes.

Citoyens du monde où l'oxygène se fait rare, chevalier d'une autre internationale, d'un Néo-Romantisme en quête d'espaces verts qui voudrait descendre dans la rue et re-peupler nos places vides passer le mur de notre surdité, de notre cécité. Chevalier voyant et qui lit sur nos visages et dans nos cœurs ses propres espérances, ses angoisses serrées et notre laissé-faire et notre fatalisme. Chevalier d'orgueil comme un étrange funambule qui n'est plus le conteur confortable des merveilles mais le mage rouge d'une nouvelle poésie orale qui voudrait n'être plus littérature mais qui reste néanmoins quelque chose qui lui ressemble comme une voix sans issue où les mots et les choses se perdent à l'infini d'une prose poétique un peu baroque, à fleur de peau et dont peut-être les hommes n'ont pas grand chose à faire.

Paul-Henri Roudot

LE LIVRE D'OR DE LA BRETAGNE

de Philippe Durand
(Ed. Seghers, 1975)

Le printemps nous a apporté cette copieuse anthologie littéraire, historique et politique de la Bretagne. Un immense travail et un résultat assez remarquable. On reste d'abord étonné devant l'ampleur de l'entreprise : une collection de textes les plus significatifs produits par les hommes de Bretagne, depuis le Haut Moyen-Âge jusqu'au dernier quart de ce siècle, toujours situés historiquement par des notes et commentaires documentés et perspicaces.

De la légende d'Is à Paul Keineg, de Pierre Abélard à Ernest Renan, de Noël du Fail à Jack Kérouac, des Bonnets Rouges à Emile Masson, ces textes latins, bretons, français, anglais, qui rendent compte, d'une manière ou d'une autre, de la réalité d'un pays, scandent un mouvement qui est celui d'un peuple en devenir. Une belle et grave introduction, concise et frémissante, cohérente et indignée, ouvre justement ce livre qui est aussi de combat.

Ce qui apparaît, au bout du compte, c'est l'extraordinaire diversité de ton et de démarche, elle-même fondant une exceptionnelle unité de thème qui, sous l'anecdote et le détournement, reste la question de l'identité malade d'une culture foudroyée et d'un peuple engourdi. Les manifestations les plus connues y sont précisément situées : Chateaubriand, La Villemarqué, Brizeux, Tristan Corbière, Yann-Ber Kallouh, Malmanche, Roparz Hemon,

etc., donnent à voir cette radicale différence comme cette essentielle unité. Mais le grand intérêt de l'ouvrage est en qu'il rassemble des textes d'auteurs beaucoup moins connus, ou anonymes, mais tout aussi révélateurs, confrontés aux déclarations politiques bretonnes de l'époque. C'est ainsi que, non loin du Code Paysan de 1675, nous lisons les étranges octosyllabes du Père Alexandre, auxquels répondent ceux, bien plus extraordinaires encore, de Claude-Marie Le Lae, auteur d'une *Oraison Funèbre de Michel Morin*. C'est ainsi encore que, le livre fermé, s'embrassent page à page les derniers mots de l'anonyme parce que cent mille fois nommée «Chanson des domestiques et les paroles ouvrant ce magnifique passage de *L'Amour absolu* de Jarry.

Pendant, l'odieux Botrel a lui aussi sa place ici. Après tout, ce n'est que justice ; on y trouve bien l'insignifiant Guéhenna. On eût aimé d'autant plus, d'ailleurs, y rencontrer des gens aussi divers et remarquables que le poète romantique révolutionnaire Auguste Lebras, cet autre «suicidé de la société», que Brizeux appelait *Ar Braz*, que Paul Féval, le grandiose et ironique auteur de *La Forêt de Rennes*, des *Mystères de Londres*, de *La Ville-vampire*, etc. ; ou Emile Souvestre, le folkloriste, mais aussi et surtout le prodigieux inventeur littéraire du *Monde tel qu'il sera* ; et Olivier Souvestre, l'autre, le Communard, celui

Glaodina Provost - EVITI HAG EVIDOUT (Oswald, 1975)

La nullité de ces soi-disant poèmes ne serait rien s'ils ne véhiculaient pas une idéologie foncièrement droite à quelques milliers d'exemplaires. Où va Oswald ?

Yann-Ber Piriou - AR MALLOZHOU RIZ (Oswald, 1974)

«Kamzou ploen int, n'eo ket barzhonegoù» a lavar an oberour. An emgann penderziak eo, emgann ur stourmer skouerius, ur Breizhad a gav ivez reizh komz brezhoneg e Breizh. Didres, kalonak, deuet e kouls.

Yvon Gellan, Georges Mières - LES REVOLTES BRETONNES DE 1475 (Ed. Sociales, 1975)

Bonnets rouges et papier timbré. Un ouvrage ni plus ni moins intéressant que ne pouvaient le faire deux militants du P.C.F. sur cette question.

Salat-Pol Roux/V. Segalen - CORRESPONDANCE (Rougerie, 1973)

Dialogue d'exilés, de Camaret à Pékin, à la recherche de l'empire du centron.

Max Jacob - LETTRES à Michel Levanti (Rougerie, 1975)

La voix étrange du poète judéo-breton, mort à Drancy.

des barricades et de Mikael, kloarek breton ; ou encore, Yves Le Febvre, l'auteur suggestif et violent de *La Terre des Prêtres* ; ou Gustave Geffroy qui, lorsqu'il ne hantait pas les salons parisiens (de peinture ou autres), devenait cette espèce de Henry James breton qui a écrit *Le Cœur et l'Esprit...* et tant d'autres. Mais, malgré nos regrets, il ne s'agit pas ici d'établir le catalogue de ce que nous n'avons pas trouvé dans cet ouvrage, et que nous eussions aimé y voir, pour que le «panorama», comme il est dit, y fût réellement «complet», si cela paraît possible. Il est plus intéressant de voir comment se manifestent aujourd'hui plus de dix siècles de littérature et de culture bretonne, tels qu'on peut les percevoir à travers ce livre.

L'auteur prend bien soin de distinguer le caractère oral de la littérature - bien que ce mot apparaisse, en la circonstance, comme une sorte de contre-sens, d'un point de vue étymologique - de la littérature, donc, de source directement populaire. La tradition littéraire bretonne, cependant, procède autant des constructions quasi-mathématiques du «grand rhétoriqueur» Jean Meschinot que des ressassements rythmiques du *Mirouer de la Mort*, de la même époque. Et il peut paraître dangereux (ou «romantique»...) de lier la «bretonnité» à l'«oralité». Il convient, à ce propos, de dégonfler l'éternelle baudruche que constitue le mythe de la sentimentalité celtique. Au bout d'une étude attentive des textes les plus divers, on se rend compte aisément que la tradition bretonne et celtique est infiniment plus proche des abstractions

cartésiennes que la tradition française et latine, plus figurative. Mais ce qui doit surtout nous intéresser, c'est ce par quoi cette tradition participe à ce que nous sommes aujourd'hui, comment elle peut être réinvestie dans le combat que nous menons. Pour Philippe Durand, il n'y a aucune ambiguïté. Si, pour certains, les choses n'étaient pas claires, le dernier texte de l'anthologie, une déclaration de l'ancien comité directeur de l'U.D.B. sur la lutte anti-impérialiste, est là pour les clarifier. Ainsi, au bout de cette lecture, une chose, en fait, se manifeste clairement : en Bretagne, la création d'une authentique culture de classe exige la réappropriation par le peuple de la culture nationale.

Pourtant, il faut bien le dire ici, il y a encore des moralistes pour accepter que les mathématiques soient complexes et pour refuser que la poésie puisse l'être : ils veulent à tout prix, au nom de je ne sais quelle pseudo-efficacité, maintenir la littérature au stade du $1 + 1 = 2$. Ce sont en même temps, les premiers à applaudir aveuglément les formes archi-compliquées et totalement ésotériques d'une bonne partie de la littérature populaire traditionnelle. Mais les littérateurs bretons conscients n'accepteront jamais de dire qu'ils parlent «pour le peuple», «au nom du peuple». Ils parlent pour manifester ce qu'ils sont, dans le peuple, et à travers lui.

C'est ce populisme complaisant, ce misérabilisme qu'a su éviter Philippe Durand. C'est de cette volonté d'identité totale que son livre atteste.

K.K.

G. Haupt, M. Lowy - LES MARXISTES et la question nationale (Maspéro, 1975)

Un ouvrage indispensable. De la théorie de la nation de l'austro-marxiste Otto Bauer à la stratégie politique de Lénine, un ensemble aussi obscur que clair, mais éclairant. A noter les considérations d'Engels sur la «solutions finale» pour tous les peuples «non historiques», comme la Bretagne...

H. de Grandmaison - LA PROVINCE TRAHIE (Ed. Le Cercle d'Or, 1975)

L'art de créer les «Grands Ouests» avec le concours des notables locaux.

H.P. Lovecraft - LETTRES D'ARKHAM (Ed. Jacques Glénat, 1975, 4, rue de la Liberté, Grenoble)

Des extraits de la correspondance du grand écrivain fantastique de la Nouvelle Angleterre, avec une intéressante introduction de F. Rivière. Ou comment les obsessions d'un seul deviennent le mythe de tous.

Novalis - ŒUVRES, 2 tomes, traduction d'Armel Guerne (Ed. Gallimard, 1975)

Nous parlerons de cet important ouvrage dans notre prochain numéro.

SANS VOTRE ABONNEMENT NOUS N'AVONS AUCUNE CHANCE DE SURVIVRE

Prochains numéros : - La littérature en Bretagne aujourd'hui
- Jack Kerouac par Youenn Gwernig
avec des lettres inédites

Aidez-nous à durer en retournant ce bulletin à :
Revue «BRETAGNES», impasse de la Fontaine au Lait, 29210 MORLAIX

NOM :

PRENOM :

ADRESSE :

Code Postal

VILLE :

désire souscrire un abonnement de quatre numéros à «BRETAGNES»
port compris : 40 F ; Etranger : 50 F

Je veux régler cette somme par :

- chèque bancaire
- chèque postal
- mandat

(à libeller au compte 2400 Banque de Bretagne 29210 MORLAIX et à adresser à la revue «BRETAGNES»)



«BRETAGNES» peut vous adresser une sérigraphie (format 46 x 39 cm) de Roland Sénecca qui illustre ce premier numéro.

En faire la demande, accompagnée d'un chèque de 40 F, au siège de la revue.

EVID AR BREZHONEG

Kelaouenn Brezhoneg Galleg Journal Breton Français

Fondateur : Claude Henry

Directeur : Alan Stivell

B.P. 3
KAWAN 22140 BEAR

CAVAN - BEGARD

Abonnement minimum : 10 F
Abonnement normal : 15 F
Abonnement de soutien : 20 F
(ou plus)

Règlement : chèque bancaire ou postal.

Ur gelaouenn o kaoud enni :

- pennadoù-kaoz en brezhoneg gant ar galleg dindan.
- tresadennoù ha fotoioù
- Istor Breizh
- Bannoù treset
- Kentelioù gant gerioù - diazez ar brezhoneg, h.a.

Un journal comprenant

- des entretiens enregistrés en breton avec guide de lecture en français.
- des dessins, des photos.
- une Histoire de Bretagne
- des bandes dessinées.
- des leçons de vocabulaire breton fondamental, etc.

«La reproduction ou l'utilisation des poèmes et textes est interdite sans l'autorisation du directeur.»

COUVERTURE : CLAUDE FONTEYNE ET RENAUD CLEC'H.
DESSIN DE MICHEL RAFFAELI

Les manuscrits non publiés peuvent être retirés
au siège de la revue.

Imprimerie Copie 22 Pédernec
Commission paritaires : inscription en cours
Dépôt légal : 4^e trimestre 1975
Directeur de la publication : Paol Keineg

LE PRINTEMPS DES BONNETS ROUGES

Dauphine 72

BRETAGNE - L'HEURE DE LA COLERE

